Diplôme Universitaire de gardien de refuge

Note de synthèse

Refuges et territoires, une approche patrimoniale

Pratiques et réinventions de l'habiter en montagne

Présenté par Anouchka Hrdy

Sous la direction de Guillaume Bailly

Année universitaire 2017/2018

Diplôme Universitaire de gardien de refuge

Note de synthèse

Refuges et territoires, une approche patrimoniale

Pratiques et réinventions de l'habiter en montagne

Présenté par Anouchka Hrdy

Sous la direction de Guillaume Bailly

Année universitaire 2017/2018

Remerciements

Je tiens à remercier mes professeurs d'histoire, de géographie, d'archéologie et d'anthropologie, qui tout au long de mes études universitaires m'ont éveillée à la lecture des paysages et à l'empreinte des hommes dans leur milieu. Ils ont su rendre intelligible une sensibilité diffuse. Je pense notamment à Philippe Barrière et sa passion des mots, Anne Dalmasso et ses recherches sur les pratiques humaines, à Max Kistler et sa phénoménologie du langage.

Merci également à Olivier Cogne, directeur du Musée Dauphinois, qui depuis toutes ces années s'évertue à jalonner mon parcours universitaire papillonnant de filets de sécurité.

Je tiens à rendre hommage tout particulièrement à Monsieur Oscar Aldred, chargé de cours de Phénoménologie des Paysages à l'Université de Reykjavik, grâce à l'excentricité duquel j'ai eu le bonheur de mêler poétique, archéologie et philosophie pendant des heures de contemplation, d'interprétation et de recherches historiques. Ses théories sur les rapports réciproques qu'entretiennent nature et culture nourrissent le présent sujet de réflexion.

Un grand merci à mes compagnons de route grâce auxquels lors de ces longues soirées pluvieuses mon esprit brumeux s'est trouvé éclairci de leur écoute et de leurs conseils. Merci notamment à Béatrice Grelaux. Sa générosité intellectuelle m'a évité bien des écueils. Merci également à celui qui a su s'écarteler pour rendre compatibles vie de famille et formation professionnelle.

Merci à toutes les personnes qui se sont prêtées au jeu des entretiens et ont pris le temps de m'en accorder.

Je tiens enfin à saluer amicalement et respectueusement les gardiens croisés sur mon parcours professionnel. Leurs expériences et bons conseils ont nourri ma réflexion et orienté mon positionnement vis-à-vis de ma profession. Merci à vous, Daniel Meunier, Thierry Amaudruz, Henri Chastellain, Guillaume Bailly, Frédi Meignan et Laure Belin-Zalio.

« Cet apaisement qui nous vient dans l'amitié d'une montagne »

Jean Giono*, Solitude de la Pitié.*

Sommaire

Remerciements 4

Introduction 7

PREMIERE PARTIE 9
Les refuges, clef de voûte d'un dispositif territorial de mise en valeur du patrimoine. 9
La « montagne », des millénaires de *pratiques* humaines. 9
Refuges et territoires, un enjeu de développement local. 13
Le patrimoine, une ressource territoriale et un atout de développement. 16

SECONDE PARTIE 19
Sentiers et Refuges gardés, approche qualitative de l'habiter en montagne. 19
Refuges et territoires, une identité réflexive. 19
Le gardien, un médiateur privilégié ? 20
Des outils 22
Garder un refuge ou pratiquer la montagne, la réinvention de l'*habiter*. 24

TROISIEME PARTIE 26
« Sous le signe du lien ». 26
Le refuge de Furfande 26
Démarche et méthode 28
Compte rendu d'expérience 28
Analyse et critiques. 29

En guise de conclusion 31

Bibliographie 32

Entretiens réalisés 35

Table des matières 36

Annexes 37

Introduction

Je[1] me souviens, enfant, d'avoir joué dans des blockhaus et pierriers autour du refuge des Sept-Laux. Nous faisions la dinette avec de vieilles boites de conserves rouillées, véritables trésors d'une époque lointaine dont les odeurs d'oxydes venaient nous conter les légendes. Les cartouches de fusil amassées enflammaient notre imagination. Un autre monde gisait sous nos pieds. Jadis, d'autres avaient vécu ici, nous le savions et inventions cette autre vie. D'autres avaient pratiqué ce lieu. Ils y étaient venus pour d'autres raisons. Y avaient ils éprouvé d'autres sensations, d'autres émotions que celles que nous vivions en ce même lieu. Que pouvait-on pourtant bien vivre ici d'autre que ce que nous étions en train de vivre ? Nos parents gardant le refuge, les randonneurs venant se restaurer, écouter l'accordéon sur la terrasse, pêcher dans le lac en contre bas, prendre en photo le berger ? Et pourtant nous avions dans les mains des traces tangibles de cette autre vie. Il m'a fallu près de vingt ans pour obtenir des bribes de réponses. Personne ne savait. Démêler les légendes et les fantasmes, obtenir des informations fiables, documentées, m'a demandé plusieurs heures de recherches en archives et des rencontres bienheureuses. Le refuge des Sept-Laux fut de 1943 à 1945 l'hôpital principal du Maquis du Grésivaudan. Les docteurs Michallon et Klein y exercèrent jusqu'à la libération de Grenoble. La benne EDF permettait le transport des corps blessés. Les blockhaus et les cartouches jonchant le sol étaient bien des traces de ce front de guerre, oublié par tous, hors mis une association d'anciens combattants[2].

En remontant bien des années après au refuge des Sept-Laux, j'avais alors été saisie par un sentiment de voyage dans le temps à mesure que l'on s'engageait sur le sentier. Les installations hydroélectriques du départ témoignent des temps pionniers de cette industrie naissante à Grenoble au XIXe et déclinante aujourd'hui, puis viennent les différentes cabanes de berger, entretenues ou laissées à l'abandon à mesure de la fermeture du paysage, puis apparaissent, dissimulés, les blockhaus et parapets cernant les barrages anciens mais entretenus. Le refuge lui-même a été modifié, agrandit, rénové, modernisé. Ces évolutions du bâti témoignent des évolutions des pratiques en montagne, tout comme l'entretien ou la fermeture d'un sentier. A l'image de ce refuge, de cette montagne et du sentier qui y conduit, chaque vallée contient en elle une « montagne d'histoires [3]». Les sentiers sont le fruit d'une volonté et d'un travail humain, ils relient des espaces pratiqués pour des raisons aussi diverses qu'elles se perpétuent au fil du temps, les constructions jalonnent ces sentiers, et les refuges, souvent bâtis sur des site anthropisés bien avant l'émergence des pratiques touristiques, ne sont en somme que le symbole de cette évolution de pratiques. Car si la majorité des pratiques de la montagne est aujourd'hui et depuis près de 100 ans liée aux loisirs, il n'en était pas de même au cours des 3000 dernières années.

Les refuges et les sentiers matérialisent les transformations de pratiques et transmettent ainsi l'histoire de leurs origines, en filigrane. Ce que l'on croise sur notre trajet fait partie de notre expérience de la marche, même si ces éléments sont parfois difficiles à remarquer, à comprendre et à appréhender. Cet étonnement et cette curiosité qui jadis m'ont fait comprendre que je faisais partie d'une histoire longue sont aujourd'hui ce qui me fait affectionner ou non un lieu, un territoire. Si l'on ne vient pas en montagne pour le patrimoine que l'on y croise, n'est-ce pas ce même patrimoine qui pourtant enrichi notre expérience sensible de la marche et nous replace au cœur d'un espace que l'on pense souvent sauvage et hors de la civilisation ? La diversité des territoires, dont l'identité est définie par des patrimoines qui leurs sont propres et les distinguent,

---

[1] Une fois n'est pas coutume, l'emploi de la première personne du singulier m'a paru être plus adapté à ce sujet que le conventionnel emploi du « nous ». En effet, ce sujet convoque une sensibilité subjective qu'il s'agira d'objectiver ici tout en l'assumant entièrement. C'est bien l'expérience sensible qui motive cette réflexion, dans ce qu'elle peut apporter de concret et tangible à l'expérience individuelle de la marche, collective du refuge, et comment les acteurs territoriaux peuvent en tirer partis en la favorisant.

[2] Aller voir les Amis du maquis du Grésivaudan, dont le siège social est à Chambéry. Leurs publications, ronéotypées, ne sont disponibles que chez des particuliers.

[3] Expression reprise à Antoine De Baecque, dans son *Essai d'histoire marchée,* p. 290. (DE BAEQUE A., p. 290)

n'est-elle pas la richesse naturelle et culturelle qui conditionne et spécifie l'expérience de chacun en montagne ? En d'autres termes, le patrimoine d'une montagne ne constitue t'il pas un atout pour le territoire ? Bien plus encore, il semble que le simple fait de marcher « dans les pas » de nos prédécesseurs et de pratiquer les lieux qu'ils ont pratiqué avant nous, bien que différemment, nous inscrit dans l'histoire longue de l'anthropisation de la montagne et de nos pratiques de *l'habiter*. Ma problématique sera donc la suivante : *comment participe t'on de cet « habiter*[4]*», en inventant et réinventant nos pratiques de la montagne et notre rapport au territoire ?* Je souhaite ainsi comprendre ce qui faire la richesse d'un territoire de montagne, en entrecroisant une approche phénoménologique du sentier, dans nos pratiques individuelles et collectives, à une approche de développement territorial. En tant qu'infrastructure touristique, le refuge, parce qu'il héberge et restaure les randonneurs et leur donne accès à certains espaces éloignés, me semble être la clef de voûte de cette dialectique entre nature et culture, passé et présent, spectateur et acteur.

Je pars dans cette note de synthèse d'une intuition d'enfant afin de comprendre ce qui, dans mon travail futur de gardienne, me permettra de faire vivre un lieu qui possède déjà son histoire propre et de transmettre aux visiteurs cette conscience de faire partie d'une tradition d'usages. De s'approprier à la fois une histoire longue de pratiques, mais également d'être convaincus que par leur présence, ils contribuent à la continuation de cette histoire, non comme simples spectateurs mais comme acteurs d'un lieu. Pour cela, et au regard de la problématique exposée plus haut, je poserai les hypothèses suivantes :

1. Il y a une dialectique forte entre l'identité d'un refuge et l'identité d'un territoire.
2. Les refuges et leurs gardiens ont potentiel pédagogique en termes de transmission du patrimoine.
3. Les outils mis en place par les différents acteurs du territoire pour valoriser le patrimoine et la transmission sont pertinents.
4. Les gardiens, parce qu'ils le pratiquent, habitent et réinventent un lieu héritant lui-même de la richesse de son patrimoine, ou en d'autres termes de l'ensemble des pratiques qui le fondent.
5. Du point de vue du pratiquant, le patrimoine et sa valorisation enrichissent l'expérience de la marche et du séjour en montagne.

Afin de travailler ces questionnements, je m'attacherai en première partie à définir les termes du sujet, en lien constant avec les notions de refuge et de sentier, clefs d'interprétation des concepts de *pratique*, de *territoire* et de *patrimoine*. Nous verrons que l'utilisation institutionnelle de ces notions ne suffira pas afin d'en saisir le sens dans le cadre de l'expérience de la marche.

Le cadre conceptuel ainsi posé, je m'intéresserai en deuxième partie aux réalités de terrain et irai voir le positionnement de plusieurs acteurs. Des paroles de gardiens, de gardes de parcs, d'élus municipaux, d'associations d'éducation à l'environnement, d'agents de conservation du patrimoine ou encore d'accompagnateurs en montagne seront la matière première de ma réflexion autour des refuges pensés comme maître lieu de l'expérience en montagne.

Les hypothèses posées plus haut ainsi infirmées ou confirmées, je tacherai en troisième partie d'en prendre note pour mon expérimentation sur le terrain, dans le cadre de mon stage de formation, réalisé cet été au refuge de Furfande dans le Queyras.

[4] Je reprends ici le concept de Mathis Stock théorisé dans son article « Habiter comme pratique des lieux géographiques ». Une partie entière est consacrée à la notion d'habiter, dans le cadre de ce sujet, en partie II.3.

PREMIERE PARTIE

Les refuges, clef de voûte d'un dispositif territorial de mise en valeur du patrimoine.

Cadre conceptuel et démarche intellectuelle.

Aller marcher en montagne signifie pour nombre d'entre nous emprunter un sentier balisé au cours duquel on rencontrera ou s'arrêtera à un « refuge ». Il est entré dans la conscience collective qu'un refuge, bien plus qu'un simple abri posé là, est un bâtiment entretenu, souvent gardé, dans lequel on peut être hébergé et restauré. Le langage courant en France a de fait distingué les « cabanes » des « refuges », les premières correspondant à des abris de fortunes, vestiges d'anciennes pratiques humaines en ce lieu afin de se *réfugier* en cas de nécessité, les seconds à des aménagements touristiques soutenus par une logistique territoriale encadrés par la loi[5]. Cette distinction est pourtant loin d'être évidente, et je souhaite dans cette partie revenir sur l'évolution des pratiques de la montagne afin de souligner la singularité de ces refuges dans leur fonction d'accueil de public, fonction toute aussi nouvelle et innovante (au sens strict du terme) que l'usage laborieux des sentiers de montagne se raréfie.

Je m'attarderai donc sur l'évolution des « *pratiques* de la montagne », sur le temps long, afin de souligner à la fois le caractère exceptionnel de nos pratiques présentes mais aussi le potentiel que cette filiation représente d'un point de vue *territorial*. Hors il me semble qu'envisager notre époque en terme de rupture historique et d'éluder ainsi la question de la continuité, nous conduit à une aporie tout autant économique que philosophique. Je souhaite donc dans un troisième temps travailler la notion de *patrimoine* afin de souligner ce qu'elle peut apporter à nos pratiques actuelles.

La « montagne », des millénaires de *pratiques* humaines.

Interprétées les unes en regard des autres et dans une dialectique constante grâce aux études comparées, les *pratiques* doivent être ici comprises comme l'ensemble des actions et faits humains, matériels et immatériels, qui caractérisent et distinguent les cultures dans un milieu donné. C'est l'aller-retour permanent entre un donné naturel – le milieu, et une adaptation séculaire et plastique – le culturel, qui peut nous donner une vue pertinente sur ce qui constitue la distinction d'un territoire : un ensemble de pratiques singulières adaptées et induites par un milieu lui-même façonné, *anthropisé*, par ses habitants. Ce que l'on nomme environnement sera considéré ici comme le fruit de la dialectique entre milieu et pratiques.

---

[5] C'est d'ailleurs ce qu'exprime le dernier texte de loi en date, issu du Code du Tourisme :

« Art. D. 26-1 – Un refuge est un établissement d'hébergement recevant du public, gardé ou non, situé en altitude dans un site isolé. Son isolement est caractérisé par l'absence d'accès tant par voie carrossable que par remontée mécanique […] et par l'inaccessibilité pendant au moins une partie de l'année aux véhicules et engins de secours. Le refuge est situé en zone de montagne, au sens du chapitre 1er du titre 1er de la moi n°85-30 du 9 janvier 1985 relative au développement et à la protection de la montagne.

Art. D. 326-2 – le refuge offre un hébergement à caractère collectif aux personnes de passage […] En complément des équipements nécessaires à l'hébergement, le refuge peut disposer des aménagements permettant de dispenser un service de restauration.

Art. D. 326-3 – Au titre de sa fonction d'intérêt général d'abri, le refuge dispose en permanence, à l'intérieur, d'un espace ouvert au public. »

Citation partielle du décret n°2007-407 du 23 mars 2007 relatif aux refuges et modifiant le code du tourisme, paru au JOFR n°72 du 25 mars 2007 page 5559, texte n°1.

« Jadis »

« A chaque pas, le randonneur marche sur l'Histoire. »
Antoine de Baecque (2014 : 21)

Nous avons tous en tête l'épopée héroïque d'Hannibal et de ses éléphants parti conquérir l'Italie en traversant les Alpes du Nord au Sud. Passèrent-ils par le Col du Lautaret ou bien celui du Grand Saint Bernard ? Peu importe, cette odyssée symbolise l'exploit d'avoir ouvert un passage au travers des barrières insurmontables que constituent les différents massifs alpins. Les fouilles archéologiques démontrent que bien des passages que nous connaissons aujourd'hui étaient déjà ouverts il y a plusieurs millénaires, même si leurs usages varient en fonction des changements climatiques majeurs. On se souvient par exemple de cette découverte très médiatisée du corps momifié d'un chasseur de l'époque chalcolithique[6] qui avait suscité une vive émotion : les hommes, jadis, *pratiquaient* aussi la montagne, autrement sans doute, pour d'autres raisons peut-être.

Aux historiens et archéologues de montrer comment nos itinéraires cartographiés ne sont à quelque chose près que des reliques de ces pratiques historiques (Chomard, 2000). Sentes de chasseurs et de pâtres, voies de communication entre des villages, des vallées, chemins dévots et lieux de culte, plateaux reculés où vivre sa différence en sécurité, passages de contrebande pour éviter l'impôt, itinéraires de colporteurs, chemins forestiers, miniers ou cristalliers, une multitude de labeurs, de métiers, les simples corvées des « travaux et des jours [7]» ont façonné le réseau de sentiers dont on ne parcourt aujourd'hui plus qu'une infime partie. Ces chemins peuvent n'être que de simples pistes partagées avec les animaux jusqu'au point d'eau le plus proche comme faire l'objet d'une attention singulière, attestant d'une fréquentation majeure, à l'image des voies romaines par exemple ou des drailles pastorales. Ces chemins mutent au fil des années. L'ensemble de ces mutations constitue cette « montagne d'histoire » dont parle Antoine de Baecque dans son *Essai d'histoire marchée* (2014 : 290) et ainsi la singularité d'un lieu. Cette stratification, cette profondeur historique, constituent une richesse matérielle et immatérielle palpable. Si les ouvrages humains en sont les symboles (je pense ici aux chapelles et autres bâtiments), se sont bien les sentiers qui en sont la condition d'existence. Ainsi, la marche nous conduit-elle aujourd'hui à réaliser un voyage dans le temps sans nous couper du présent, à « *découvrir l'intelligibilité historique du monde, là où espace et temps fusionnent à travers le geste même.* » (De Baecque, 2014 : 23) Par la marche, nous mettons littéralement nos pas dans ceux de nos prédécesseurs.

Loisirs et montagne, essor idéologique d'un « montagnisme » de masse.[8]

Je ne vais pas ici entrer dans les détails de telle ou telle époque historique et des pratiques qui les particularisent, mais notons une bascule sémantique et esthétique au XVIIIe siècle qui, avec la révolution romantique, va définitivement charger l'idée de montagne d'une double spécificité culturelle. La montagne, au XVIIIe, devient à la fois l'espace de l'intemporalité idéalisé du mode de vie pastoral et celui de l'altérité effrayante incarnée autant par ses reliefs inhospitaliers que par ses habitants farouches[9].

---

[6] Entre 3500 et 3000 avant notre ère. La momie d'Ötzi a été trouvé le 19 septembre 1991 sur le glacier de l'Hauslabjoch, dans les Alpes de l'Ötzal, à la frontière austro-italienne.

[7] Expression empruntée au poème fondateur d'Hésiode écrit au VIIIe siècle avant notre ère.

[8] Je me permets d'employer ce barbarisme emprunté à l'anglais afin de couvrir l'ensemble des pratiques liées à la montagne de loisir. En effet, il a le mérite d'évoquer à la fois la marche en montagne, la randonnée itinérante, l'escalade, l'alpinisme, le ski, le trail, enfin bref, tout ce que l'on peut y faire pour se « divertir » et qu'on ne pourrait faire ailleurs.

[9] Voir ici les travaux de François Walter, *La montagne alpine : un dispositif esthétique et idéologique à l'échelle de l'Europe,* dans lequel l'auteur d'applique à démonter que le lien entre notion de montagne et de beau provient de l'époque moderne seulement, mais aussi les travaux d'Alain Roger sur le paysage, expliquant que les paysages sont à la fois des systèmes d'idées, de conception et de pratiques. *Court traité du Paysage,* Paris, Gallimard, 1997, p.128.
Voir également les travaux de Jon Mathieu, historien, qui dans son article « Conditions historiques de la spécificité montagnarde », paru dans la Revue d'histoire moderne et contemporaine en 2005 (n°52-2, p.9 à 25), étudie le glissement idéologique qui conduit à la rupture entre la montagne et la plaine. Il démontre que c'est à cette même

Cette bascule accomplie à force d'œuvres picturales et littéraires, les conditions culturelles sont réunies pour l'émergence d'une nouvelle pratique de la montagne, celle de la conquête et des exploits de l'aristocratie. Et force est de constater que ce sont les Anglais, qui avec leurs expéditions, leurs guides books et leurs œuvres littéraires inventent stricto sensu notre idée actuelle des Alpes (De Baecque, 2014 : p.61.) Ce sont ces aristocrates anglais qui ont les moyens de s'offrir des loisirs et qui véhiculent ces valeurs d'exploration et d'aventure, ainsi que ce *« sentiment de montagne dans le surpassement par l'effort »* (Veynes, 1979).

Après la défaite de 1870, la pratique de la montagne en France se teinte de patriotisme. Faire des excursions en montagne, et particulièrement avec des groupes de jeunes, s'est faire œuvre patriotique, car il s'agit de former une génération plus robuste, plus douée et disciplinée que celle qui vient de succomber. C'est le début des camps de jeunesse et de l'époque glorieuse des clubs de montagne. En 1903, le Club Alpin Français se dote d'une devise sans équivoque : « Pour la Patrie, par la montagne » (De Baecque, 2014 :65). Plusieurs associations marquent ainsi cette période d'entre guerre : la Société des Touristes du Dauphiné, les Jarrets d'Acier, la Société d'Esthétique Alpestre, etc. Après 1918, c'est l'essor des mouvements ajistes qui entendent populariser les sorties en montagne en véhiculant une idéologie hygiéniste et morale (scoutisme, Eclaireurs, etc.). Le relèvement de la patrie doit se faire de façon collective, sur une base sociale, dans le rejet de l'égoïsme urbain et de l'individualisme[10]. La pratique sociale de la montagne change ainsi de manière fondamentale et s'ancre dans la culture populaire à échelle nationale.

C'est à cette période que commence le balisage des sentiers et l'édition des premiers guides à l'usage « de tous ». Les premiers « gardiens de refuges » sont les fameux « Pères Aub' », ces responsables d'auberges de jeunesse qui, tout en encadrant les groupes de jeunes, sont les premiers à défricher des sentiers en désuétude, à les baliser et à imaginer des itinéraires cohérents. Le régime de Vichy magnifie plus encore cette idée de purification et de moralisation de la nation par la pratique de la marche en montagne et propage un imaginaire alpin héroïque. L'élite doit conquérir les plus terrifiants sommets, mais pour les masses, il s'agit d'allouer des moyens au balisage de sentiers et à la rénovation de bâtiments d'hébergement. Après guerre, la Résistance et les maquis interdiront toute rupture dans cette idéologie. Les sentiers de grande randonnée vont devenir une « priorité nationale » vecteur de santé publique et régénération morale et physique du pays (De Baecque, 2014 : p.139). Plusieurs associations voient alors le jour et on leur doit le défrichement, le balisage et la conception de nombreuses itinérances tels les chemins de Grande Randonnée, chapotés par la Grande Traversée des Alpes.

Une dynamique d'aménagement territorial : les hébergements.

« *Une région qui voit disparaitre ses sentiers est une région qui meurt et qu'il sera difficile de faire revivre* »

Bernard Woimant, « Sentiers et environnement », *Informations sentiers*, n°1, juillet 1971. Cité dans De Baecque, 2014 : p.170

De 1950 à 1990, la randonnée ne cesse de se démocratiser (De Baecque, 2014). C'est un loisir promu par la gauche française qui y voit le cadre parfait de la réalisation par l'effort et la solidarité d'un objectif commun. La pratique se développe et conquiert les familles. Pour Antoine De Baecque, *« l'aventurier […] a été remplacé par un consommateur de topoguides »*(2014 : 222). Les sentiers balisés sont de plus en plus nombreux et il devient nécessaire d'équiper en infrastructures hôtelières des espaces qui jusqu'alors étaient libres de toute planification institutionnelle. Il n'est plus question de proposer des itinéraires sans hébergement et il s'agit d'investir aux endroits pertinents. Force est de constater que les sites de refuges ou de gîtes retenus sont dans leur grande majorité des sites déjà anthropisés. Bergeries, postes de douane, armurerie d'anciennes mines, relais de poste, bivouacs habituels des premiers excursionnistes, ou premières cabanes

---

période que l'urbanisation exponentielle des plaines fait apparaitre en négatif la désertification (très relative montre il) de la montagne qui devient alors un « *territoire de l'altérité* » (2005 : p.24). La ville devenant alors le territoire de la culture et du civilisé, la montagne celui de la nature et du sauvage.

[10] Ibid.

rudimentaires établies par les alpinistes, les sites d'implantation de ces hébergements sont donc, à l'image des sentiers qui y conduisent, chargés d'histoire.

Certains élus voient là l'occasion d'effectuer un réel choix politique de développement économique pour leur territoire. A l'heure du développement des grands ensembles, certains optent pour une voie différente, ambitieuse et alternative. C'est le cas par exemple de Philippe Lamour, haut fonctionnaire, qui entre autres faits notables[11] devient maire de Ceillac à partir de 1965 et fonde la DATAR, Direction Interministérielle à l'Aménagement des Territoires. Il décide de placer la randonnée pédestre au centre d'une politique d'aménagement du territoire qui vise à concilier maintien de l'activité agricole et développement raisonnable du tourisme, un tourisme pris en charge par les paysans eux-mêmes[12]. Président pendant 10ans de la GTA, il trace les nouveaux itinéraires des chemins de Grande Randonnée et fait le choix de privilégier les chemins reliant les villages plutôt que les hautes routes. Son intention est claire : le tourisme en montagne doit profiter aux villages en déprise et les hébergements proposés seront chez l'habitant, ou à défaut, sur des itinéraires traversant ces villages. Il espère ainsi atténuer la saisonnalité du tourisme grâce à un « *tourisme homéopathique permanent »* (ibid) qui devrait permettre de s'installer à plein temps sur un territoire en créant la possibilité d'une pluriactivité économique.

Ainsi le balisage du GR58 dans les années 1970 a suscité la création de 8 refuges sur le massif du Queuras. Si l'on déporte le regard, dans le Valgaudermar à la même période, se sont pour cette seule vallée 5 campings, 13 gîtes ruraux et 4 des 8 refuges de montagne qui sont créés entre 1970 et 1976[13]. A plus large échelle, la politique de popularisation de la randonnée et de dynamisation des territoires de montagne a conduit à la restauration ou la construction de près de 88 sites d'hébergements, gîtes et refuges confondus, en moins de 10 ans, sur des itinéraires nouvellement balisés et documentés par des topos-guides. En parallèle, le CAF et la STD continuent à équiper en hébergement des sites plus élitiques traditionnellement pratiqués par des chevronnés et s'adressent plus à un public d'amateurs qu'à une clientèle néophyte. Nous avons donc ici deux logiques de développement : l'une, traditionnelle, tournée vers une pratique « puriste », et l'autre, politique, de stratégie économique territorialisée.

De l'alpinisme au trail en passant par le scoutisme, des pratiques mouvantes.

Les pratiques de la montagne évoluent, sur le long comme sur le court terme. On peut schématiser ainsi : jusqu'au XVIIIe siècle, la montagne était somme toute un territoire comme un autre, avec ses contraintes naturelles propres qu'il fallait domestiquer. Les ouvrages humains témoignent de ces adaptations (sentiers, parapets, ponts, enclos, etc). Du XVIIIe à la fin du XIXe, on assiste à un développement proto-industriel puis industriel spécifique auquel vient s'ajouter l'activité touristique marginale d'un tourisme d'élite. Les paysans-ouvriers[14] arrondissent leurs fins de mois en se faisant guides ou hôteliers. Après 1870, à mesure des avancées sociales et salariales, on assiste à la popularisation d'un public de masse, au sens marxien du terme : pour le peuple et par le peuple, le loisir doit être épanouissant et formateur. Les décennies 1970/1990 marquent un certain tournant : la prise de conscience environnementaliste déplace les notions d'aventure et d'effort vers l'idée de « retour au vert ». La Fédération Française des Clubs Alpins et de Montagne elle-même prend note de ce glissement. Dans sa définition des refuges, elle écrit de manière très explicite que le gardien de refuge est investi d'une mission de service public et

---

[11] (et notamment une traduction critique de *Mein Kampf* en 1928. Il fonde également la revue *Plans* en compagnie de Ferdinand Léger et Le Corbusier.)

[12] Il rédige en 1951 un rapport ministériel intitulé « Les ressources d'appoint de l'agriculture en montagne, une expérience de logement paysan pour un tourisme populaire. » (Cité dans De Baecque, 2014). En 1926 déjà il avait publié un texte d'essai politique, *La république des producteurs.*

[13] Voir l'article de Philippe Moustier, *Tourisme rural dans une vallée de haute montagne : l'exemple du Valgaudemar,* In: Méditerranée, troisième série, tome 69, 4-1989. Tourisme rural en montagne: les Hautes-Alpes et les Tatry. pp. 17-24; 1989.

[14] A ce sujet, voir les travaux de Cécile Combal du labex ITEM, et en particulier l'article « Mobilité, reconversion, adaptation : trajectoires comparées de territoires alpins désindustrialisés », disponible sur http://unhiv.hypotheses.org/403.

d'éducation à l'environnement[15], notion qui ne figure pas dans la définition juridique retranscrite en introduction. Ainsi, les refuges et leurs gardiens sont à la fois les fruits et les acteurs de ces mutations de pratiques et de perception de la montagne.

Ces évolutions reflètent une multitude d'aspects sociétaux, culturels, artistiques, économiques et politiques. Les pratiques de loisirs en montagne deviennent une stratégie de développement économique des lieux qui leur sont dédiés. Les choix d'itinéraires sont profondément donc politiques et relèvent d'une certaine stratégie de développement territorial.

Refuges et territoires, un enjeu de développement local.

« *Les refuges ne sont pas des éléments neutres en tant que produits de l'aménagement, ils sont intimement liés pratiques humaines de la montagne […]. Leur fréquentation ne se limite pas à une simple approche matérielle, touristique, ludique ou esthétique de la montagne, elle est aussi et surtout l'illustration de la façon dont on conçoit son aménagement et sa pratique* » concluait Guillaume Villenave dans sa note de synthèse (2014 : 20). Pour lui, les refuges constituent une richesse pour le territoire en termes de développement local, économique, social et culturel. Il semble alors évident que les refuges ont un impact sur leur territoire, et réciproquement. On ira par exemple dans tel refuge car on apprécie telle vallée, ou au contraire on se rendra dans telle vallée car tel refuge nous intrigue… Mais qu'englobe réellement la notion de *territoire* ?

Le territoire

Dans le monde animal, le territoire représente la surface spatiale sur laquelle un individu ou un groupe d'individus possède le contrôle. Autrement dit, le territoire est le champ d'action de l'animal. Il le délimite par des procédés variés, peut le voir réduire ou agrandir en fonction de facteurs exogènes (d'autres animaux, des facteurs environnementaux, humains, etc.). Il le marque afin de faire connaitre aux autres individus les périmètres de son autorité et les contours de ses possibilités d'action. En dehors de ce territoire, il est vulnérable. L'extérieur de ses frontières constitue pour lui le sauvage, l'altérité, l'incontrôlable. Beaucoup d'archéologues et de paléontologues utilisent cette approche afin d'étudier les groupes humains et d'humanoïdes. Elle leur permet d'appréhender les questions de champ d'action, mais aussi et surtout celles des liens, des échanges et interdépendances avec les autres groupes humains. Etant historienne et anthropologue de formation, c'est cette approche qui m'est familière. Je vais néanmoins essayer de l'enrichir de l'approche géographique.

La notion de territoire ne prend sens que dans une perspective relativiste. Le « local » ne se comprend qu'en relation avec le « global », et ce sont ces liens que l'on étudie. Dans son article « le tournant territorial de l'économie globale », Bernard Pecqueur reprend l'idée que cette dialectique entre échelle globale et locale aboutie à un réseau interconnecté d'économies régionales, et non plus comme on le considérait jusqu'alors, à un modèle régalien fordiste (Pecqueur, 2006 : p.18). Il s'agirait donc d'appréhender les interrelations d'influences afin d'identifier les acteurs clefs, leurs modes de relations et leur champ d'action. Le territoire serait alors un *« espace construit, résultat de jeux d'acteurs situés »* (Courlet, 2008). Dans son ouvrage, Hirczak complète cette idée en avançant que le territoire est un *« espace construit et différencié avec une limite, une identité. Il possède des ressources spécifiques valorisées/valorisables et des activités économiques et sociales qui interagissent. »* (Hirczak, 2008) Ces interactions sont modulées par les instances de gouvernance. Un acteur territorial est alors toute personne qui intervient de manière intentionnelle dans la *dynamique territoriale.* Concrètement, du président de communauté de commune en passant par l'ouvrier de l'ONF et le gardien de refuge, un acteur du territoire est notre individu

[15] Dossier Odit France, 2009 : 19.

anthropomorphe appartenant à un groupe sur un territoire donné : son action, intentionnelle, donne à la fois la forme et le fond à cet espace.

Le territoire est donc l'assise spatiale sur laquelle se déploie une stratégie de développement d'acteurs concertés. Le territoire est ainsi un *construit social,* il ne préexiste pas à l'action de ses acteurs et il est *« révélé »* par ces derniers (Lamara, 2009). Mais on parle également de ressources territoriales. Il y aurait des éléments que l'on pourrait exploiter au profit du territoire, au profit donc des acteurs en interconnexion. Autrement dit : telle ressource exploitée profite à un tel et tel autre mais aussi à telle institution socialisée et telle entreprise car ce sont les liens entre ces acteurs qui permettent à la fois l'exploitation de la ressource et la valorisation du bénéfice qui en résulte. Hadjou Lamara considére que c'est la « *révélation, la valorisation et la spécification des ressources territoriales, par la coordination des acteurs, qui conditionne l'émergence des territoires »* (Lamara, 2009 : p.14).

Les espaces d'altitude font en ce sens bien parti du territoire de montagne qui leur est lié. Les sentiers qui y mènent, les infrastructures qui y furent et y sont construites, ainsi que les pratiques que nous avons de ces lieux ne sont pas des objets *offshore* mais bien le résultat d'une stratification sur le temps long à échelle locale, un aller-retour constant avec les tendances historiques globales.

Les ressources territoriales

« Les ressources ne sont pas également réparties dans l'espace, mais tous les espaces ont potentiellement des ressources… à condition de les faire émerger et de les valoriser au mieux »

Pecqueur, 2002 : p.124

D'après François Hirczak, la ressource territoriale est une « *ressource spécifique qui peut être révélée, selon un processus intentionnel, engageant une dynamique collective d'appropriation, de nature différente, selon qu'elle emprunte ou non le chemin de la valorisation marchande »* (Hirczak, 2006). La notion de spécificité est ici importante : c'est elle qui permet la distinction entre les territoires. Faisons un détour par le concept de *terroir*. Il pourrait être le chaînon manquant entre ressources et territoire parce qu'il permet d'appréhender les réalités matérielles et immatérielles des spécificités culturelles d'un territoire.

« Un terroir est un espace géographique délimité défini à partir d'une communauté humaine qui construit au cours de son histoire un ensemble de traits culturels distinctifs, de savoirs et de pratiques, fondés sur un système d'interactions entre le milieu naturel et les facteurs humains. Les savoir-faire mis en jeu révèlent une originalité, confèrent une typicité et permettent une reconnaissance pour les produits ou services originaires de cet espace et donc pour les hommes qui y vivent »[16]. Cette notion fait donc appel à l'idée de profondeur historique d'un territoire et appuie sur la dimension culturelle qui la distingue des autres territoires. C'est une piste intéressante pour comprendre ce que peut être dans le cadre de ce sujet une ressource territoriale : l'ensemble des pratiques culturelles et sociales qui fondent la spécificité d'un territoire. Mettre en valeur cette spécificité revient à appuyer la distinction de cet espace et ainsi offrir, dans une recherche de développement touristique, une prestation qui ne peut être égalée ailleurs et qui n'entre pas dans le jeu de la concurrence puisque les territoires voisins proposent une offre distincte qui leur est propre et inégalable. On entre alors dans un processus de différenciation par spécification (Pecqueur, 2004), ce qui sous entend une volonté collective, territoriale, stratégique. Politique donc.

Les politiques de développement territorial

Selon les mots de Bernard Pecqueur, le développement territorial est un « *processus de mobilisation des acteurs qui aboutit à l'élaboration d'une stratégie d'adaptation aux contraintes extérieures, sur la base d'une identification collective à une culture et à un territoire »* (Pecqueur, 2000). En langage vernaculaire, on pourrait dire « que fait-on pour éviter d'avoir à aller travailler en ville alors que

[16] Lire « Le terroir, uun concept pour l'action dans le développement des territoires », écrit pour VertigO, la revue électronique des sciences de l'environnement, par des chercheurs de l'INRA, de l'INAO et de l'UNESCO, p.1.

nous aimons vivre dans notre vallée ? ». L'essor du tourisme dans les années 1950 a vu se confronter différentes stratégies de développement. La première, descendante et déterritorialisée, est venue d'un pouvoir central fort et a mobilisé des investissements colossaux. Elle se fonde sur l'idée que l'offre amènera une demande, et que cette offre peut s'affranchir des spécificités du lieu (à l'époque on ne connait peut-être pas encore le concept de territoire, mis à part pour les loups et les tigres…). La seconde, est ascendante. Elle place les habitants d'un lieu au centre d'un développement qui privilégie la répartition de la richesse au détriment de l'accumulation[17], et s'accompagne souvent d'une volonté de pluriactivité au profit de l'agriculture, de l'élevage et de l'artisanat (Moustier, 1989 : 24).

Une stratégie de développement est donc fondamentalement politique et se matérialise concrètement par des choix d'investissements, d'équipements, d'identification des ressources et de valorisation de ces ressources. En 1971, Philippe Lamour l'écrivait très clairement : *« se sont les sentiers qui font connaitre des régions et permettent leur redémarrage et leur renouveau. Ils assurent un rôle prépondérant dans la bonne répartition de la population montagnarde et de ses activités économiques »* (Lamour, 1975). A l'inverse des logiques concentrationnaires des grands ensembles, la randonnée pédestre propose un modèle alternatif décentralisé de développement. Les institutions sont l'acteur majeur des politiques de développement, mais d'autres acteurs peuvent à échelle locale être également légitimes et sollicités pour la gestion d'un espace donné. Ainsi par exemple, le Parc National des Ecrins assume l'entière gestion de ses sentiers qu'il définit dans son Carnet n°3 comme un *« objet quotidien »* qui *« met en relation le public avec le territoire protégé »* (2009 : 10).

Les refuges sont ainsi des hébergements complémentaires aux hébergements proposés dans les villages. Ils subviennent à un besoin induit par des pratiques, mais suscitent également ces pratiques en les rendant accessibles aux moins aventureux. Pour Christian Mantei, leur rôle va plus loin puisqu' *« au-delà de leur aspect utilitaire, ils revêtent une forte fonction symbolique, partie intégrante de l'image du tourisme de montagne »* (Mantei : 3). Le Syndicat des Gardiens de Refuges écrivait même en 2017 dans ses notes d'intentions que *« les refuges sont appelés à devenir les maillons forts du tissu socio-économique montagnard ».* Ils sont la clef de voûte des dispositifs de développement touristique des pratiques « douces » de la montagne. Mais au-delà de leur fonction d'hébergement et de restauration, les refuges développent dans leur propre stratégie de fonctionnement des relations de plus en plus riches et complexes avec les multiples acteurs du territoire (agriculteurs, éleveurs, commerçants, associations sportives, environnementales, artistiques, institutions culturelles et patrimoniales, etc.). Ce maillage ancre profondément les refuges dans les dynamiques territoriales. Guillaume Villenave le résume dans sa note : *« Ils ont ainsi vocation à s'inscrire dans une dynamique de développement et de valorisation transversale, intersectorielle et locale. »* (Villenave, 2014 : 19). Et je conclurai par sa voix : *« symboles de la renaissance de territoires montagnards, […] les refuges sont les fruits et les marqueurs d'une longue histoire et constituent des lieux pouvant […] participer à la construction identitaire et d'une vision collective des territoires. »* (Villenave, 2014 : 20).

La boucle est bouclée : fruits d'une identité territoriale, les refuges participent maintenant de la spécification de ces derniers en devenant avec les sentiers qui les irriguent[18], objets du patrimoine.

---

[17] Je pense ici aux thèses citées plus haut de Philippe Lamour et aux stratégies de développement prônées par la GTA : «*La GTA s'impose comme un symbole de vie à travers les Alpes, une ligne blanche qui n'est pas seulement un tracé linéaire desservant un périmètre limité de massifs, mais une entreprise permettant la fréquentation pédestre de régions et de villages jusqu'à présent délaissés »* In *Bulletin de la GTA, n°1, été 1973, p2.*, ou aux remarques du géographe Philippe Moustier qui remarquait en 1989 cette « politique originale et volontariste » du Maire de la Chapelle en Valgaudemar qui, part ses investissements communaux, avait permis l'emploi à l'année d'habitants travaillant dans des infrastructures touristiques au bénéfice de la commune. (MOUSTIER, 1989 :p.18)

[18] Bernard Héritier, alors maire de Valjouffrey et président des élus du Parc n'hésite pas même à déclarer que *« les sentiers sont le système veineux de la montagne »,* in Les Cahiers du Parc National des Ecrins, 2009, p.18.

Le patrimoine, une ressource territoriale et un atout de développement.

« Pour qui l'emprunte au quotidien, le sentier s'affirme d'abord comme patrimoine, comme le rapport ancien des hommes avec leur montagne. Dès lors le sentier se fait chemin de la connaissance […]. Mais avec le sentier, on entre aussi de plain-pied dans la vie de la montagne aujourd'hui, car le sentier conduit aux parcelles de cultures, aux prairies de fauche, à la forêt, aux alpages et pas seulement au lac, au col ou au refuge. » Ainsi commence le Carnet thématique du Parc national des Ecrins n°3 de 2009. Pour le Parc, les sentiers sont sans équivoque une ressource patrimoniale : fruits du travail des hommes, ils expriment le temps long et les mutations d'usages et de pratiques du territoire. Les refuges participent du même mouvement entre passé, présent et futur. Ces deux objets dialoguent et constituent l'expérience de la marche : ils sont à la fois un moyen et une finalité.

Les objets patrimoniaux dans leur ensemble, ou le patrimoine de manière plus générale, est moteur du développement territorial. Il est appréhendé comme une *« ressource qui prend son sens dans les synergies qui se créent à l'échelle territoriale »* (Senil & Landel, 2009). L'histoire, la culture, les savoirs-faires accumulés, tout autant que le paysage (en ce qu'il est un construit social[19]) constituent ce patrimoine directement appréhendable par chacun. La mise en valeur de ce patrimoine est quand à elle un ensemble de positionnements stratégiques, construction collective d'acteurs pluriels, et participe à l'ensemble des pratiques d'innovations, des pratiques de distinction, que sont les diverses formes de développement (Grelaux, 2017). Le patrimoine est ainsi un construit social, dans son fond comme dans sa forme.

Les ressources patrimoniales.

Les ressources patrimoniales d'un territoire sont aussi plurielles que nombreuses et se déclinent en fonction de leur territoire. L'idée n'est pas ici de faire une liste exhaustive mais bien de dégager leurs traits communs afin de les cerner mieux.

Le patrimoine possède une empreinte collective forte, tant dans ses objets que dans son processus de distinction. En effet, pour devenir « patrimonial », un objet doit être reconnu, pratiqué et transmis dans un consensus commun. *« L'analyse des objets patrimoniaux fait ainsi ressortir des éléments [d'une] construction identitaire autour de produits, de savoirs-faires, de paysages, d'éléments bâtis. Cette sélection peut alors être un indicateur des représentations qu'ont les acteurs du devenir de leur territoire »* (Grelaux, 2017 : 7) mais aussi de leur identification à un passé commun.

Les ressources patrimoniales se caractérisent par leurs dimensions marchande et non marchande (Grelaux, 2017). Les produits du terroir vendus sur le marché comme les sentiers de montagne sont des objets du patrimoine car ils sont le fruit d'une pratique humaine reconnue par la communauté d'acteurs. Plus encore, *« il faut en quelque sorte que le patrimoine se trouve exclu du circuit des valeurs marchandes pour sauver sa propre valeur symbolique »* (Senil & Landel, 2009 : 5). Dans cette optique, la mise en valeur des ressources patrimoniales peut contribuer au développement des territoires par le renforcement de l'économie locale (grâce au tourisme notamment), mais également permettre aux habitants de retrouver ou conserver un ensemble de repères identitaires. Elle participe de la structuration du tissu social autour de valeurs, traditions et biens communs et favorise le lien social car elle est exclusivement collective. Elle « donne du sens » à des actions qui se voient propulsées dans le temps long, en continuité avec des racines territoriales supposées. Bruno Latour l'envisage d'ailleurs comme un outil de politisation de l'environnement, car la transmission du patrimoine révèle la profondeur historique des cultures, ou autrement dit, des actions de l'homme dans son milieu (Latour, 1991).

Très concrètement donc, les objets patrimoniaux sont aussi variés que l'amplitude des actions et interactions humaines. Il s'agit des objets matériels : sentiers, aménagements divers, éléments bâtis et architecture militaire, pastoralisme, agriculture et élevage, paysages donc, en ce

[19] Le paysage est un produit de l'action humaine. Pour un champ par exemple : *« ce qu'il a d'harmonieux et d'humain n'est pasz tombé du ciel mais se justifie par des millions de gestes répétés pour en retirer les pierres »* in Nunatak, « comment soulever les montagnes, par René Siestrunck.

qu'ils sont l'environnement transformé et pratiqué par les sociétés, mais aussi des objets immatériels que sont la culture, les traditions, les systèmes de pensée.

Les politiques patrimoniales.

Les différentes stratégies de mises en valeur du patrimoine constituent les politiques patrimoniales. Tel objet sera mis en exergue plutôt qu'un autre, telle approche sera privilégiée pour sa mise en valeur. L'obsolescence de certains aménagements par exemple suscite les discussions autour des questions de patrimoine lorsque la question se pose de devoir ou non remplacer ou détruire les anciens objets. Le démontage de l'échelle montant au refuge du Glacier Blanc a fait débat plusieurs années puis un compromis a finalement été trouvé entre le Club Alpin Français et le Parc des Ecrins afin que cette échelle soit certes descendue mais non détruite : elle a été réutilisée à la Maison de la Montagne à Ailefroide en 2008. Une plaque explicative relate ses aventures glacières. Cet objet, *patrimonialisé*, a donc aujourd'hui une nouvelle fonction pédagogique : elle symbolise le changement climatique rapide et le retrait du glacier effrayant. La rénovation du refuge de l'Aigle est un exemple encore plus marquant[20]. L'ancienne cabane, vétuste et exigüe, a fait l'objet d'un programme de reconstruction totale. Une levée de boucliers sans précédent s'est opposée à ce projet. Ni destruction, ni déplacement, le refuge serait restauré et amélioré dans le respect de son « âme profonde » ou ne serait pas. Cette mobilisation citoyenne très controversée révèle la forte tension *identitaire* que cristallisent les politiques patrimoniales. Une décision est une réelle prise de position vis-à-vis d'un territoire et de son identité profonde.

Les politiques patrimoniales sont révélatrices du positionnement réflexif des territoires et peuvent être portées par différents acteurs : les institutions de gouvernance locales, les associations ou encore les Parc Naturels sont les principaux acteurs de ces stratégies. On note ici encore différentes stratégies. Les parcs nationaux semblent généralement vouloir intégrer la notion de patrimoine culturel et social dans ses missions pédagogiques. Les sentiers d'interprétation, comme le sentier des *« marches du temps »* par exemple, sont pensés comme des « *chemins de savoirs »*[21]. Il s'agit de véritables projets pédagogiques utilisant le patrimoine comme support de transmission. Des plaques explicatives judicieusement placées peuvent-être complétées par des visites commentées réalisées par un accompagnateur en montagne ou un garde du parc. Les parcs naturels régionaux placent également le patrimoine au cœur de leur démarche territoriale en se voulant sanctuaire de conservation. C'est ainsi que la richesse environnementale entre dans le contexte de patrimoine. D'objet construit, le patrimoine glisse et absorbe tout ce qui doit être « conservé ». On conserve ce qui a une valeur, des plantes fragiles, des animaux en voie de disparition, des sites géologiques remarquables. On limite l'impact humain afin de conserver un environnement « naturel ».

C'est ici que cristallisent nombre de heurts entre les parcs et les habitants des territoires. La conciliation entre conservation du patrimoine « culturel » et du patrimoine « naturel » fait l'objet d'une gestion délicate des équilibres de chaque partie[22]. Je crois que le concept de patrimonialisation porte en lui-même les écueils qui en font son échec, car il est trop souvent assimilé à une idée de *muséification*. Hors l'histoire est plastique. Il est difficile de savoir à quel moment on peut raisonnablement établir la date de naissance et de mort de tel ou tel objet patrimonial. Considérer par exemple que tel bâtiment ne doit pas être modifié afin d'en conserver la valeur patrimoniale suppose de fixer un état de l'objet à un moment qui est celui que l'on souhaite conserver. Au détriment peut-être d'états antérieurs ou postérieurs. On *fige* dans le temps de façon arbitraire un patrimoine pourtant fondamentalement constitué d'un ensemble de pratiques mouvantes et plastiques. En ce sens, étudier précisément les politiques patrimoniales

[20] Aller regarder à ce sujet l'intervention de l'architecte Jacques Félix-Faure, disponible sur le site de l'école d'architecture de Grenoble.

[21] Cahiers thématiques du Parc national des ecrins, n°3, 2009, p.13.

[22] Les travaux de Laslaz (2005) montrent d'ailleurs que si la mission conservatrice et protectrice de la nature des parcs naturels est plutôt une réussite, celle de leur développement territorial, d'un point de vue social et culturel n'est pas partout remplie.

renseigne sur l'image que se porte un territoire et celle qu'il souhaite véhiculer, mais cette patrimonialisation n'a de valeur qu'idéologique. A terme, elle abouti au folklore : un patrimoine mort dénué de significations et à la symbolique opaque.

Des *traces de vie* aux pratiques : *habiter.*

Muséifier le patrimoine est un écueil contre-productif. La ressource territoriale patrimoniale dont on vantait plus haut les mérites s'en trouve vidée de son sens. La richesse du patrimoine n'est que *liens*. Liens entre passé présent et projection collective dans le futur, liens entre nature et culture, en ce que l'anthropisation des milieux naturels depuis des millénaires rend contestable cette rupture. Liens entre échelle locale et globale, en ce qu'un territoire ne prend sens qu'en interaction avec ses voisins. Liens enfin entre les êtres humains, qui par leurs pratiques renouvellent et réinventent leur *volonté d'habiter* un territoire. Je crois enfin que la notion de terroir, comprise comme un « patrimoine vivant », parce qu'elle n'objectifie pas un patrimoine muséifié mais souligne la richesse des pratiques humaines quotidiennes dans un présent en filiation avec le passé (et non en reproduction), donne un souffle de vie et d'énergie à des territoires certes forts de leur patrimoine, mais forts avant tout de la réinvention quotidienne qu'ils en font. Afin d'éviter toute confusion, j'emploierai donc maintenant le terme de « traces de vie » pour désigner les objets du patrimoine. Ce faisant, j'espère me détacher de la connotation institutionnelle de celui-ci, et redonner une place centrale à l'individualité du randonneur dans son expérience personnelle de la marche, à un moment T, en un endroit G.

Dans cette conclusion de première partie, je souhaite avancer un nouvel outil d'analyse du sujet. Dans son article « L'habiter comme pratique des lieux géographiques »[23], le géographe Mathis Stock repense les dimensions spatiales des sociétés humaines en centrant son regard sur la manière dont les individus et les groupes d'individus *pratiquent* les lieux. Cet ensemble de pratiques, pensé comme dans une triple dimension objective, subjective et spatiale, constitue la manière d'habiter un lieu. Autrement dit, on étudie les individus en actes, en situation, dans un *projet*[24]. Cette approche permet je crois d'éviter les apories patrimonialistes car les pratiques sont appréhendées dans leurs *manières* (elles sont donc mouvantes et plastiques) et leurs *contextes* (elles sont éminemment contextualisées, et ne peuvent donc être reproduites), car la question de l'habiter est fondamentalement une question de pratiques associées aux représentations, valeurs, symboles, imaginaires qui ont pour référent des lieux géographiques (Stock, 2006). Les lieux prennent donc sens pour les humains qui les pratiquent. Et plus encore, *« pratiquer les lieux, c'est en faire l'expérience, c'est déployer, en actes, un faire qui a une certaine signification »* (Stock, 2006 :6).

C'est ce cadre conceptuel, qui sera la trame de mon travail de terrain au Refuge de Furfande. Mais avant, il me faut confronter les hypothèses formulées plus haut aux réalités de terrain des différents acteurs de terrain identifiés.

[23] Stock, 2006.
[24] Il s'en remet très largement aux travaux d'Heidegger sur la question pour établir ce concept (Heidegger, 2004).

SECONDE PARTIE

Sentiers et Refuges gardés, approche qualitative de l'habiter en montagne.

Au regard du cadre conceptuel largement développé en première partie, je suis allée chercher des acteurs de terrain afin de confronter mes réflexions à leurs expériences. J'ai réalisé des entretiens semi-directifs entre le mois d'avril et le mois de septembre 2018. Le but était de comprendre les positions des principaux acteurs de la montagne identifiés : élus locaux, agents du patrimoine, acteurs du tourisme et professionnels[25]. J'ai envoyé des questionnaires à une douzaine de gardiens et les réponses compilées servent également de matière à ce travail. Enfin, les travaux de Béatrice Grelaux et d'Antoine de Baecque sont également sollicités ici. Leur approche, très différentes l'une de l'autre, nourrissent particulièrement bien ce présent sujet. Le choix des territoires visités n'a pas été des plus simples. Parmi la multitude des possibles, je me suis principalement intéressée au massif dans lequel je vis et à ceux dans lesquels j'ai travaillé.

Refuges et territoires, une identité réflexive.

Hypothèse n°1 : Il y a une dialectique forte entre l'identité d'un refuge et l'identité d'un territoire.

Le sentier des Huguenot, un exemple de stratégie de développement territorial et patrimonial dans le Trièves.

Produit d'une volonté de développement territorial, le sentier des Huguenots est une création ex-nihilo. Associations, départements et régions ont sollicité le fond de financement européen *Leader* afin de réaliser le tracé, le balisage et la promotion d'un sentier international partant de Poët Laval dans la Drôme et débouchant sur Bad Karlshafen, près de Dortmund en Allemagne. Il traverse le bassin genevois, les contreforts des alpes bernoises et visite Zürich. Des variantes au départ du Piémont italien proposent des itinéraires traversant le Queyras et la Maurienne. Ce chemin n'a qu'un faible fondement scientifique et historique : il est un pur produit de *patrimonialisation*, les institutions figeant elles-mêmes un objet historique pourtant mouvant (Cogne, Mai 2018). Pour adapter d'ailleurs le tracé aux exigences supposées d'un public peu aventureux ou aux refus de certaines communes, il a fallu s'arranger avec l'histoire et contourner des cols trop escarpés, éviter tel monastère converti par la suite au catholicisme, faire des détours bucoliques pour s'éviter des passages trop routiers (Dangles, Mai 2018). Qu'à cela ne tienne. L'idée n'est pas de coller à une réalité historique mais de créer un produit touristique véhiculé par un marketing adapté afin de valoriser une ressource patrimoniale potentielle dans des territoires n'accueillant jusqu'alors qu'un trop rare tourisme, trop saisonnier. Pour Gérard Dangles, vice Président de la Communauté de Commune du Trièves, adjoint au Maire de Mens et président de la section iséroise du sentier des Huguenots, il s'agit réellement d'un levier de développement économique local. Très concrètement, il s'agit de pérenniser l'activité touristique des hébergements saisonniers proposés sur un territoire, de type gîtes d'étape et chambres d'hôtes[26]. La logistique d'hébergement est au cœur du projet depuis qu'il a fallu monter les dossiers de subvention : si l'association a été fondée par des amateurs d'histoire, des enfants de la diaspora protestante et des paroisses concernées, les institutions financières ont regardé de près les retombées économiques que le sentier engendrait. Ainsi, les étapes se font de villages en villages et passent par les centre-ville. Elles doivent être suffisamment courtes pour permettre aux marcheurs de faire des pauses conséquentes dans chaque centre urbain et prendre le temps de visiter monuments, temples, et boutiques de souvenirs (Dangles, Mai 2018). En restant dans une critique que je souhaite la plus objective, on peut raisonnablement dire que le sentier des

[25] La liste exhaustive des entretiens réalisés est reproduite à la suite de la bibliographie.

[26] En ce que ces hébergements sont dédiés une partie de l'année au moins à la possibilité de la marche itinérante et sont la condition de possibilité de cette marche, je rapproche volontairement dans ce contexte les gîtes d'étapes et les refuges.

Huguenots est un produit marketing qui met à profit les ressources patrimoniales des territoires afin de développer la rentabilité touristique de ses infrastructures.

Parallèlement à ce sentier, les élus du Trièves, en lien avec ceux du Conseil Départemental de l'Isère ont organisé cette année la *Course de la Résistance*. Initiative du Département, cette course nomade prend place chaque année sur un massif différent, voisin du bassin grenoblois. Le tracé relie les grands sites des maquis. C'est l'occasion de donner à voir et à lire de petits fascicules résumant de façon ludique les principaux faits historiques. Sur le terrain, un affichage est réalisé aux endroits clefs et permet de mettre in situ les connaissances ainsi apprises. Si je ne comprends pas personnellement l'intérêt de courir sur ces sentiers (préférant plutôt la lenteur de la marche s'il s'agit de s'approprier l'âme d'un lieu), et que je ne pense pas qu'aucun des coureurs, pour les avoir observé en ce 8 Mai 2018, aient eu une quelconque attention aux paysages historiques qu'ils traversaient, je noterai tout de même le travail pédagogique qui a été fait autour de cet évènement. Le collège de Mens était très investi dans l'animation de la journée et les collégiens avaient organisé des ateliers de réflexion autour des questions de désobéissance civile, et de résistance au fascisme. Une façon pour eux de s'approprier leur propre territoire. La maison de retraite avait sollicité ses pensionnaires à prendre la parole. D'une certaine manière, cet évènement a permis de *donner vie* à l'histoire du territoire sans faire appel au processus de patrimonialisation (Guillen, Mai 2018). Marcher sur un chemin à thématique historique, c'est ainsi mettre ses pieds dans les pas de l'Histoire, c'est chercher à comprendre, à ressentir la profondeur historique dont je parlais plus haut.

Cet exemple tend à montrer que les multiples acteurs d'un territoire (hébergeurs, restaurateurs, établissements scolaires, institutions politiques et culturelles, etc) cherchent à s'associer dans des projets communs de mise en valeur d'un patrimoine différenciant afin de rendre attractif un territoire. Les refuges, ou ici les gîtes d'étapes, sont la clef de voûte du dispositif de financement.

« Alpes Is(h)ere », processus de valorisation identitaire d'un département à partir de ses refuges

Alpes Is(h)ere est le nouveau label marketing lancé au début de l'année 2017 par le département de l'Isère. « Avec Alpes Is(h)ere, le département prend de la hauteur » . Et d'argumenter la création de ce nouveau label : *« Un esprit pionnier dès le début de l'ère industrielle, une excellence scientifique reconnue internationalement, des montagnes qui stimulent l'endurance et forgent le caractère, des plaines qui irriguent le territoire : l'Isère est un territoire propice au dépassement de soi. Pour valoriser ces atouts, le Département lance une marque territoriale Alpes is(h)ere qui rayonnera au-delà de ses frontières et incarnera toutes ses valeurs pour séduire de nouveaux talents. Un label de qualité qui renforcera le sentiment de fierté d'être Isérois »*[27].

Le 16 Mai dernier, Isère Tourisme donnait sa voix à Chantal Carlioz pour introduire le compte-rendu d'une étude qualitative des refuges de l'Isère. Pour elle, les refuges sont *« un élément clef pour le développement des pratiques itinérantes et le développement du tourisme »*. Et de souhaiter la mise en place d'un label fondé sur une charte répondant aux critères marketing de la nouvelle marque départementale *Alpes Is(h)ere*. Standing de confort, de qualité d'accueil et de restauration, le label entend se faire gage de la qualité de la prestation dans son ensemble et ainsi faire valoir l'ensemble du département.

Les refuges de montagne qui bénéficient de l'aura d'un territoire sont maintenant ceux qui, par réciprocité, vont se faire miroir et symbolise du territoire. Processus particulièrement significatif d'une époque dominée par l'image. Notre première hypothèse semble donc fondée.

Le gardien, un médiateur privilégié ?

Hypothèse n°2 : Les refuges et leurs gardiens ont un potentiel pédagogique en termes de transmission du patrimoine.

[27] http://www.iseremag.fr/webzine/janvierfevrier-2017/avec-alpes-ishere-lisere-prend-de-la-hauteur, consulté le 31 Aout 2018.

Stéphanie Le Fresne, étudiante en 2017 du DU de gardien de refuge travaille dans sa note de synthèse la question de la vocation à l'éducation populaire des refuges et de leurs gardiens. Elle reprend l'analyse de Philippe Bourdeau qui considère que les refuges et leurs gardiens se situent dans une sorte « *d'antimonde, un lieu de rupture utopique et uchronique»* (Bourdeau, 2017). De par son isolement géographique, les refuges offrent les conditions de possibilité à l'altérité, en ce sens qu'ils permettent de s'affranchir du quotidien. Ils sont l'incarnation d'idée de distanciation, et dans l'interstice qui se créé entre le sujet et ses habitudes vient s'immiscer l'espace de la disponibilité mentale propice à l'échange, à la curiosité, à la découverte de l'autre (Le Fresne, 2017). Sans parler de l'accueil de classes pédagogiques, le gardien *accueille* dans son refuge : il crée les conditions de possibilité, la forme et les modalités des échanges non marchands qui vont alors avoir lieu. Il est celui qu'on écoute et en qui on a confiance. Il est pour eux l'habitant du lieu, celui qui en connait les clefs.

Les gardiens de refuge interrogés sur ce point son unanimes : une fois arrivés, reposés, apaisés, les usagers du refuge s'intéressent à ce qui les entoure, ils posent des questions aux gardiens sur l'environnement mais aussi et surtout sur la vie du gardien et de son équipe. C'est alors l'occasion d'aller plus loin en ouvrant la porte de l'intimité d'une conversation sur celle de l'intimité du lieu. On s'assoit, on partage un verre, et on échange (Aurélien, 2018 et Julie, 2018 ainsi que les gardiens interrogés par Béatrice Grelaux, 2017[28]). Si les réalités du métier de gardien ne permettent pas que cet échange s'éternise, certains gardiens revendiquent pourtant que cet échange est le cœur de leur métier et y consacre une grande partie de leur journée (Frédi, 2018).

J'ai fait passer début juin un questionnaire à une douzaine de gardiens dans le but de mieux cerner leur rapport aux questions de patrimoine. Envoyé bien trop tard, ce questionnaire est arrivé sur leur boite électronique en même temps que le rush de début de saison. Pour être tout à fait honnête, les gardiens qui ont pris le temps de répondre sont ceux que je connais personnellement et que je me suis permis de « tanner ». N'ayant donc reçu que six questionnaires et n'ayant pas eu le temps de rendre visite personnellement à d'autres gardiens comme je l'avais prévu, je n'ai pas jugé pertinent de réaliser des statistiques à partir des informations recueillies. Je vais donc tâcher d'en rendre compte le plus clairement possible de manière textuelle.

Cinq des six refuges en question se situent entre 1400m et 2500m d'altitude. A la première question, ces cinq là ont unaniment répondu que leur refuge pouvait être le motif unique de la balade, même si l'intégralité des usagers ne se situe bien-sûr pas dans ce cas de figure. Pour le refuge du Promontoire, Frédi Meignan note que s'il y a dix ans personne ne venait pour le refuge en lui-même, il note une étonnante augmentation de se genre de visite depuis les cinq dernières années, comme en témoigne l'augmentation de près de 300% de sa restauration de midi (Frédi, 2018).

Trois des six gardiens gardaient pour la première ou deuxième année consécutive leur refuge. Si l'intégralité des réponses confirme que tous les gardiens et gardiennes connaissent et s'intéressent à l'histoire de leur refuge, du sentier, et plus ou moins de la vallée, seuls les trois gardiens en place depuis quelques années déclarent avoir mis en place des dispositifs de mise en valeur de l'histoire du lieu (Frédi, 2018, Thomas, 2018 et Laure, 2018). Les trois autres annoncent qu'ils ont l'intention de le mettre en place mais qu'ils n'ont pas le temps, voire qu'ils doutent de leur légitimité (Ancelme, 2018). Pour Julie et Aurélien, le Parc de la Vanoise reste un partenaire majeur de cette mise en valeur, qui peut-être complétée par des interventions de gardes. Dans le parc du Queyras dans lequel se situe le refuge du Viso, ces mises en valeur matérielles et immatérielles ne sont pas systématiquement assurées. A noter également que les associations locales sont des ressources qu'il faut associer aux gardiens et aux parcs afin d'assurer cette fonction de transmission (Roux, Juin 2018).

Les six gardiens interrogés sont enfin unanimes sur l'aspect qualitatif du patrimoine de leur refuge : ils ont conscience de faire partie d'une histoire longue et de véhiculer une image de

[28] *« C'est impossible d'être animateur et gardien »* déclare Marie Gardent à Béatrice Grelaux (Grelaux, 2017 : 59)

ce patrimoine en *incarnant sa continuité* (Frédi, 2018). Cette dimension enrichie leur travail et donne du sens à leur métier (Laure, 2018).

Emilie et Thomas, gardiens du refuge de Xavier Blanc, dans la vallée du Valgaudemar

Je souhaite traiter à part le questionnaire de Thomas. Ce dernier insiste sur la *nécessité* de mettre en valeur le patrimoine de ce refuge qui sinon n'aurait pas beaucoup d'atouts. En effet, ancien bâtiment des mines, le refuge est étrangement placé en contre bas de la route. Cette route n'existe cependant pas depuis si longtemps, et le refuge était avant sa construction la première halte indispensable pour les randonneurs et alpinistes. La surprise provoquée par cette localisation suscite la curiosité et les échanges entre usagers et gardiens tournent rapidement autour des questions de patrimoine. Ainsi, lorsque les nouveaux gardiens sont entrés en fonction, ils sont allés voir les « anciens du coin », à la Chapelle en Valgaudemar, et on passé plusieurs soirées à se faire conter l'histoire du lieu afin d'en connaître les anecdotes comme les grandes lignes. Cette mémoire orale, ainsi que la conservation d'objets aussi énigmatiques que symboliques sont pour ainsi dire l'unique richesse de ce refuge austère (Thomas, 2018).

Il ainsi semble possible de répondre positivement à la seconde hypothèse.

Des outils

Béatrice Grelaux a réalisé à l'été 2017 et dans le cadre du programme de recherche Refuges Sentinelles une étude qualitative et quantitative des objets de transmission pédagogique mis en place dans les territoires de montagne afin d'identifier quel type de support pouvait être le plus adapté. Elle chiffe ainsi que 52% des randonneurs interrogés lisent des topos guides informatifs sur les lieux où ils vont marcher mais que 25% ne souhaitent pas savoir avant de s'y rendre ce qu'ils trouveront pendant leur marche. Lorsqu'elle détaille les supports d'information privilégiés par les marcheurs, elle obtient là encore 52% de support papier, contre 12 à 14% de supports ludiques tels que jeux de plateau ou jeux de pistes proposés sur place (Grelaux, 2017). Si elle prend la voie du support numérique comme développement potentiel des outils de transmission des connaissances, voie que je n'explorerai pas ici, elle le fait afin de soutenir un support qui permettrait de soutenir une *« démarche de sensibilisation holistique. Une telle démarche menée sur un territoire de montagne consiste à en faire découvrir les diverses composantes de manière globale en mettant en avant sa construction autant que son état »* (Grelaux, 2017 : introduction). Cette démarche m'interpelle car elle semple être particulièrement adaptée au concept de patrimoine qui, somme toute, englobe tel quel un spectre très large d'objets de connaissance.

Hypothèse n°3 : Les outils mis en place par les différents acteurs du territoire pour valoriser le patrimoine et la transmission sont pertinents.

Impossible de faire une liste exhaustive des stratégies et outils mis en place par la multitude d'acteurs des multiples territoires. Force est de constater que les sentiers à thèmes fleurissent un peu partout. Des sentiers de Belledonne, en passant par les itinéraires Pass'Aran dans les Pyrénées, chaque territoire tente de se distinguer en mettant en valeur ses particularités. Il semble parfois que cette thématisation soit excessive et n'ait de pertinence que marketing. Ainsi Isabelle Roux mettait-elle en garde contre les dizaines de « sentiers des marmottes » qui avaient perdu tout sens et intérêt (Roux, Juin 2018), et Jean Guibal critiquait-il l'artificialité du sentier des Huguenots, muséification d'une histoire figée, plus proche de la commémoration et d'une mise en valeur mémorielle du territoire, à l'inverse du chemin de Compostelle par exemple qui, bien que fréquenté par de nombreux curieux, est encore *pratiqué* par des pèlerins et incite ainsi les mécréants à faire eux aussi leur propre pèlerinage laïc en marchant sur leurs pas (Guibal, Aout 2018). Bref, dans cette forêt de dispositifs et initiatives, j'en ai isolé deux qui me semblent illustrer mon propos, le premier issu du travail du gardien lui-même, le second des institutions patrimoniales.

Carnets de sites

D'après Isabelle Roux, les classeurs de site ont de multiples intérêts : compiler à mesure qu'on les recueille des informations éclectiques (c'est donc un outil évolutif), susciter à table des prétextes à discussion entre les usagers, permettre à chacun d'entrer de façon autonome dans une démarche d'interprétation du lieu (paysage et bâtiment) et de se faire une idée personnelle et enrichie du refuge et de son territoire. Au refuge de Xavier Blanc on peut trouver un « cahier de site ». Il s'agit d'un classeur dans lequel sont compilés et agencés tout document permettant de trouver des informations sur le lieu. Dans ce classeur, Thomas et Emilie ont collecté (et dans cet ordre) :

- une biographie de Xavier Blanc qui donna son nom au refuge,
- une reprographie du certificat d'inauguration datant de 1898 ainsi que le récit de cette journée,
- des documents informatifs sur ce qu'est un cadran solaire, élément caractéristique du patrimoine de la région,
- une photocopie du 1er bail de loyer,
- une reproduction de la gravure du Sénateur des Hautes Alpes au refuge,
- des photographies d'époque ainsi que du hameau qui l'entoure,
- un article du Dauphiné Libéré sur l'histoire de l'abandon de ce hameau,
- un plan cadastral et architectural,
- la définition du mot refuge tirée d'un dictionnaire paru en 1905,
- un plan cadastral du registre de 1810,
- un acte de vente de la commune envers le CAF datant de 1924.

Ce carnet de site a le mérite d'être relativement riche. Il manque peut-être quelques informations biologiques et géologiques, mais surtout une organisation et un classement qui en facilite le parcours et donne envie de le lire. En discutant avec les gardiens, il s'avère néanmoins que ce carnet est relativement bien utilisé par les usagers du refuge fascinés par ce lieu dans lequel se mêlent en un joyeux bazar objets datant de l'époque de la mine (comme par exemple la male dans laquelle les comptables enfermaient les paies des mineurs) et bricoles d'aujourd'hui. Il me semble que cet outil, bien qu'il doive clairement être amélioré, est pertinent pour ce refuge.

« Traversées »

L'exposition « Traversées » a animé, le temps de l'été 2000, le parc national des Écrins. Cinq artistes contemporains, une photographe et quatre écrivains, ont ainsi pu installer temporairement leurs œuvres le long du sentier qui relie La Bérarde au refuge du Châtelleret. En 1999, le Musée Dauphinois, alors dirigé par Jean Guibal, sollicite le Parc National des Ecrins afin de travailler à la réalisation de ce projet commun. La démarche consiste alors à impliquer des artistes, car *« l'approche culturelle permet de porter un autre regard sur la nature, complémentaire de l'approche naturaliste et scientifique qui est le fondement de la mission de protection du Parc »* (Guibal, 2018). C'est pourtant une première pour le Parc qui permet l'installation de ce projet en pleine zone centrale, sur un sentier choisi pour sa beauté, son accessibilité et sa fréquentation. Chargée de la conception artistique, Maryvonne Arnaud imagine une exposition qui se lise en marchant. La mise en scène finale : vingt-quatre installations associant textes et photos, mises en place grâce à divers dispositifs (tiges métalliques, stèles verticales) et étudiées pour résister aux agressions naturelles. Très concrètement, les œuvres sont très différentes les unes des autres. S'il y a des textes sur la montagne elle-même, les photographies par exemple sont placées près des ouvrages humains et représentent des mains, symboles du labeur (Shahshahani, 2000). Il s'agit clairement de mettre en exergue l'emprunte de l'homme dans un paysage anthropisé.

Or dès les premiers jours, l'exposition est saccagée, vandalisée, et suscite les plus vives critiques. Dans un courrier adressé aux décideurs du projet, le président de la Compagnie des guides Oisans-Écrins, Raymond Péru, s'indigne de *« la vanité des artistes et du Musée Dauphinois de*

venir confronter leur art à l'œuvre majeure de la nature qu'est la Meije ». Même écho dans les commentaires des livres d'or déposés au refuge et à La Bérarde *: « Les mots, les images, les matières rapportées, aussi beaux soient-ils, représentent la vaine quête de l'homme à égaler, à recréer la nature. »* Au-delà du contenu artistique, c'est l'idée même d'une exposition dans ces lieux qui dérange. On trouve le *« cadre superbe et l'exposition totalement déplacée, à la limite de la pollution visuelle ».* On reproche au Musée de s'être approprié la montagne. *« Cette appropriation n'a pourtant rien de nouveau et passe souvent inaperçue. L'homme le fit dès qu'il la découvrit »,* rappelle le sociologue Jean-Olivier Majastre (cité par Leïla Shahshahani). Il a voulut la civiliser, en y construisant des refuges. Il entreprit aussi de la spiritualiser aves ses statues de la Vierge ou ses croix. Mais ces formes d'appropriation matérielle et spirituelle ne dérangent personne. Assimilées à une tradition montagnarde, elles sont considérées comme partie intégrante de notre patrimoine. Elles sont pourtant incontournables et permanentes (Shahshahani, 2000). Pourtant nous l'avons vu en première partie, le sentiment positif de la montagne nous a d'abord été communiqué par des artistes et des voyageurs venus d'ailleurs *: « La nature n'existe pas. Le saviez-vous? Si vous aimez la montagne aujourd'hui (elle fut haïe tout au long de l'histoire), c'est parce que des peintres, à partir du XVIIIe siècle, vous ont appris à la regarder. Les mots que vous employez pour décrire les panoramas « grandioses » ont été inventés par Rousseau et ses successeurs »* (Jean Guibal cité dans Shahshahani, 2000).

On voit qu'il n'est pas évident de proposer l'art comme objet de sensibilisation au paysage (objet façonné par l'homme et donc patrimonial). Cet outil me paraissait pourtant une piste intéressante d'approche holistique, en ce que l'art convoque en chacun une sensibilité et une intimité singulière. Mais c'est peut-être ici la légitimité des acteurs impliqués dans cette installation qui est mise en cause : que venaient faire ces estrangers ? Pourquoi leur donner voix ? Lorsque je travaillais au Musée de la Résistance à la réalisation d'une exposition sur l'exil chilien à Grenoble, Olivier Cogne m'avait mis en garde : si le projet n'est pas porté localement, le projet *n'a pas lieu d'être.* Il n'a en d'autres termes aucun sens. Car chaque geste et action est *pratique* et donc construction de la montagne comme paysage. Peut-être cette installation artistique aurait-elle été mieux accueillie si des artistes locaux avaient été conviés. L'initiative aurait du venir des habitants pour être mieux accueillie, ou au moins eussent-ils du être mis au courant.

Garder un refuge ou pratiquer la montagne, la réinvention de l'*habiter.*

Hypothèse n°4 : Les gardiens, parce qu'ils le pratiquent, habitent et réinventent un lieu.

Un exemple, rapporté dans l'essai d'histoire marchée d'Antoine De Baecque m'a marqué[29] : au refuge de la Vacherie, sur le GR5, les gardiens accueillent les randonneurs mais on conservé les activités d'élevage et fromagère qui étaient jadis pratiquées dans ce même lieu. Ils réinventent ainsi une tradition pastorale en déprise, soutenus par la commune qui subventionne leur équipement. Il m'a rappelé une expérience que j'avais moi-même vécue adolescente quand, faisant le tour du Queyras, nous avions fait halte dans un refuge. Lorsque nous sommes passés à table, j'ai entendu les agneaux bêler de l'autre côté de la cloison. Ce souvenir m'a profondément marqué, et c'est d'ailleurs le seul que je garde de cette randonnée de plusieurs jours. On vivait là. Pour de vrai. Les gens qui nous servaient à manger vivaient là. Et nous, que faisions nous là ? Comprendre que nous, randonneurs, leur permettions de continuer à vivre là a doté mon séjour cette fois-ci d'une teinte particulière : soudain, il faisait *sens.*

Les gardiens de refuge sont *« le visage humain d'un milieu naturel parfois hostile »* (Le Maire, 2014). Ils accueillent, reçoivent, servent. Mais plus encore, ils *« font vivre le lieu »* (Thomas, 2018). Ainsi, lorsqu'ils entreprirent de reprendre le refuge de Xavier Blanc et se tournèrent vers « les vieux », Emilie et Thomas disent que *« les gens du coin ont été touchés que l'on s'intéresse à eux et fasse vivre ce lieu en conservant leur mémoire ».* Ils rencontrent parfois des descendants d'habitants du village en ruine heureux de voir qu'un bâtiment vit encore, c'est-à-dire qu'au-delà de l'accueil des touristes, il y a un potager, des animaux, et les copains du hameau voisin (Thomas, 2018). Pour Frédi

[29] (De Baecque, 2014 : 318)

Meignan, il est indispensable dans son métier de gardien de transmettre l'idée que la montagne se *vit* plus qu'elle ne se consomme. Or le premier habitant du lieu, c'est le gardien (Frédi, 2018). Il y dort chaque jour, y travaille, entretient le bâtiment et marque le paysage de son emprunte (entretien de sentier, pelletage de la neige, consolidation de parapets, rejet de déchets organiques qui modifient la faune et la flore, radio ou autre activité qui modifie le paysage sonore, etc). Un gardien *habite* un refuge et son environnement. Il le marque, il l'emprunte, il lui donne une âme. Il perpétue une tradition de pratiques de gardiens, avec plus ou moins de nuances, et contribue ainsi à l'histoire longue de l'anthropisation de la montagne. Un refuge, « poste avancé » pour certains des lieux humanisés, n'est que le fruit d'une longue tradition de pratiques de la montagne. Le gardien, parce qu'il transmet des valeurs et des usages[30], induit l'orientation de nos pratiques à venir, même s'il s'adapte chaque jour aux pratiquants qu'il fréquente. Encore une fois, c'est un dialogue constant entre le haut et le bas, la ville et la montagne, le passé et le présent, et les représentations de nature et culture.

Hypothèse n°5 : Le patrimoine et sa valorisation enrichissent l'expérience de la marche et du séjour en montagne.

D'après les chiffres de Béatrice Grelaux, 85% des randonneurs qu'elle a interrogés dans ses enquêtes viennent pour les paysages (du patrimoine donc !), 53% pour la diversité des choses qu'ils pourront observer, et 13% seulement pour l'exploit sportif. 56% d'entre eux aiment y rencontrer les gens qui y vivent. 38% lisent les panneaux explicatifs lorsqu'ils en croisent, et seulement 17% choisissent leur itinéraire en fonction de sa « thématique ». Lors de la marche, ces mêmes randonneurs déclarent à 76% être intéressés par « tout ce qui les entoure », 42% par les « traces d'activité humaines », 39% par le « terroir » (Grelaux, 2017). Bref, puisque beaucoup d'éléments croisés sur leur chemin sont d'une manière ou d'une autre *trace de vie,* témoins de la stratification, des continuités et ruptures de ces *traces de vie,* les gens sont sensibles au patrimoine et y portent attention sans parfois savoir l'identifier.

C'est d'ailleurs ce dont témoigne Guillaume Mercier, accompagnateur en montagne. Interrogé sur son rapport au patrimoine, il déclare que les traces de vie l'interpellent et le convoquent, et plus particulièrement là où il ne s'attend pas à en voir, dans les endroits les plus reculés et les plus « sauvages » *à priori* (Guillaume, 2018). Ca le surprend et lui permet de réfléchir à la place des humains dans la nature… Et d'ailleurs, quand il est avec des gens, qu'il encadre un groupe, il ne parle que de ça : son métier c'est ça, rendre visible, faire se rendre compte, mettre sous les yeux que la quasi-totalité de notre espace dit naturel est anthropisé. Cet impact n'est pas toujours ni positif ni négatif, mais il est. Des plantes se mettent à pousser là où il ne devrait pas y en avoir de cette espèce. Tel arbre ne pousse pas s'il n'a pas été implanté. Tel animal ne serait pas ici si telle plante n'avait pas été cultivée. Tout cela, ce sont très traces tangibles et intelligibles. Et pour ce faire, il aime bien faire dessiner les enfants. Pour les guider dans leur lecture intuitive et personnelle du paysage, il leur fait dessiner ce qu'ils voient, puis ce qu'ils auraient pu voir jadis, et ce qu'ils pourraient voir demain (Guillaume, 2018).

D'ailleurs dessiner, c'est ce que nous allons faire maintenant.

[30] Plusieurs gardiens parlent de « passagers du refuge » et souhaitent ainsi faire passer le message que s'ils sont clients, usagers, visiteurs, ils sont par-dessus tout embarqués un temps donné dans un espace dont ils vont faire partie intégrante, et donc, faire vivre, puis s'en aller (Frédi, 2018, mais aussi Christine des Conscrits, et d'autres).

TROISIEME PARTIE

« Sous le signe du lien[31] ».

« Marcher, c'est aller avec le monde »

Erri de Luca, in *Les Cahiers Thématiques du Parc National des Ecrins.*

Le refuge de Furfande

J'ai réalisé mon stage d'été au refuge de Furfande situé à 2300m sur la commune d'Arvieux, dans le Queyras. Il constitue l'une des étapes du GR58, le tour du Queyras, et est accessible à un public très varié. En effet, l'itinéraire classique le plus éprouvant par d'Arvieux et demande 3h de marche pour 800m de dénivelés. L'itinéraire le plus couru est au départ du parking du Queyron et impose 2h de marche sur 400m de dénivelé. Enfin, une piste forestière et communale vous mène en voiture jusqu'à la croix du col de Furfande, à 2500m, et il vous suffit de descendre pendant 20min de marche pour atteindre le refuge en contre bas, *« situé en plein cœur de l'alpage »* comme aime à le souligner les cartes de visite ou celles du menu de midi.

On peut ainsi croiser à Furfande des groupes faisant avec un accompagnateur le GR, des randonneurs itinérants solitaires ou en groupes d'amis, des familles avec des ânes, des vététistes, des randonneurs à la journée, venus manger dans ce restaurant d'altitude, des gens du coin qui passent et repassent, mais aussi quelques grimpeurs, assez rares, venus escalader les voies de calcaire situé près du Ratier. D'une capacité de 40 lits répartis entre un grand dortoir de 16places, des chambres de 8/9, de 4/5, de 3 et de 2, le refuge accueille et restaure également des campeurs, tout en augmentant de près de 50% sa capacité en proposant plus de 8 tentes de deux places. On arrive donc à des repas du soir variant de 30 à 60 couverts, mais aussi à des services de midi pouvant dépasser les 70 repas. Une carte variée, soignée et riche propose alors une restauration « d'alpage » constituée de plats typiquement montagnards représentant à la fois le Queyras, mais aussi le Champsaur, le Briançonnais et la Savoie.

Le refuge fut rasé en 2013 puis reconstruit entièrement en 2014 par la gardienne devenue alors propriétaire. Elle n'en a gardé que deux murs porteurs et tous les matériaux réutilisables, afin de partir sur une base saine, correspondant à la fois à ses exigences de fonctionnalités, mais aussi à celles de retrouver un chalet dépouillé des multiples annexes et appentis qui lui avaient été accolés au fil des années. L'idée était de retrouver l'architecture initiale du refuge, en augmentant son volume, afin de *« se fondre dans le paysage »* (Laure, 2018). Il faut dire que ce paysage est particulièrement saisissant.

Un patrimoine singulier

Peuplé de près de 75 chalets encore debout, l'alpage de Furfande est *peuplé et habité.* De toute la vallée, il est connu et exploité depuis des siècles et des siècles pour l'extraordinaire richesse de son herbe, richesse peu courante dans le Queyras. C'est donc là que, de mémoire d'homme, on emmène pacquer les vaches, plus exigeantes que les moutons. Je n'ai absolument pas eu le temps de faire mes propres recherches en archives, mais sur le site de Furfande, ainsi qu'à l'arrière des cartes de menu, on trouve un texte résumant les 500 dernières années d'usage du lieu [32]: des textes conservés aux archives de Gap attestent d'une activité pastorale dès le 15ème siècle. C'est l'Abbaye de Boscodon qui exploitait alors l'alpage, fauché par les habitants des

[31] Expression empruntée au titre de l'ouvrage de Boris Cyrulnik.
[32] https://www.refugedefurfande.com/histoire

Escoyères, en bas de la montagne... Ils descendaient l'herbe sèche à dos de mulets puis faisaient monter pour l'estive le bétail. De cette période déjà date la différenciation sémantique que l'on peut voir encore aujourd'hui sur les cartes IGN entre les « granges », où l'on faisait sécher le foin, et les « chalets », habitations et étables situées plus bas dans l'alpage et utilisés lors des estives. En 1628, le village d'Arvieux s'étant développé, ses habitants ont revendiqué la propriété de l'alpage. Ainsi, l'Abbaye de Boscodon a vendu l'alpage à la commune d'Arvieux qui en partage l'usage avec les habitants des Escoyères. Les uns « en haut », qui accèdent par le col de Furfande au nord, et les autres « en bas » qui accèdent par le col de la Lauze au sud[33]. Du 25 juillet au 10 montent les faucheurs, hommes en pleine force de l'âge, puis du 15 Aout au 30 Septembre montent les « vieilles » et les enfants, les « bouches inutiles », avec les quelques vaches de la maisonnée. C'est ainsi que chaque famille possède son chalet et y garde ses quelques vaches chaque année. Aujourd'hui, les héritiers de ces chalets viennent en vacance et continu à faire vivre l'alpage, mais c'est le berger du groupement pastoral qui vient garder les génisses qui parfois viennent depuis Beaufort ou de Provence pour bénéficier de cette herbe.

Alain Blanc, ancien Maire de la commune d'Arvieux, passe encore quelques semaines dans son chalet, sans bêtes cette fois. Jusqu'en 1966 pourtant, il a trait les vaches dans ce même chalet. Il porte à l'alpage une affection poignante. Et il raconte (Alain, Aout 2018) *: « Chaque dimanche, « ceux d'en bas » conduisaient les mulets chargés de nourriture pour une semaine à « ceux d'en haut » et redescendaient chargés de foin. Chacun prenait le plus grand soin des bêtes, les rentrant chaque soir pour la traite dont on fabriquait le fromage sur place, et pour les protéger des intempéries. On chauffait même l'eau pour leur donner à boire afin de les préserver de tout refroidissement. Chacune avait son prénom ! »* Le curé montait une fois dans l'été dire la messe. Cette coutume est devenue la fête de l'alpage, le 1er dimanche qui suit le 15 août. Elle se tient près de l'oratoire et rassemble les descendants et héritiers. Tous viennent voir cette messe, mais aussi et surtout se retrouver et partager un repas commun. C'est un moment émouvant et très singulier : la montagne *vit.* Près de 300 personnes se groupent, parcourent la montagne, ouvrent les portes de leurs chalets, contes leurs histoires, transmettent leurs souvenirs aux plus jeunes.

Conserver ces souvenirs ne s'est pas fait tout seul. La création du Parc a impulsé une grande vague de rénovation des chalets dans les décennies 1980 et 1990. Ce qui a conduit à l'allongement de la piste forestière qui, partant d'Arvieux, n'est arrivée au col qu'en 1977. C'est en cette même année que le premier refuge de Furfande fut construit sous l'égide de la GTA de Philippe Lamour. Cette route permet aujourd'hui encore d'acheminer les matériaux nécessaires à l'entretien des chalets. Un héliportage collectif est chaque année organisé début Aout pour permettre aux familles de réaliser les travaux. La *corvée* est toujours de vigueur, obligeant chaque propriétaire à fournir des bras pour les travaux d'entretien de la route sous peine d'amende communale. Le refuge fait partie de ces propriétaires (Laure et Alain, Aout 2018).

Si dans les années 80 ces mêmes propriétaires auraient aimé continuer la route jusqu'à la Valette où se situent la plupart des chalets, le Parc et les communes s'y sont fortement opposées, avançant l'argument de la destruction d'un paysage bucolique à fort potentiel touristique. Classé au patrimoine en 2001, le site est protégé de tout projet architectural ou d'aménagements. Chaque travaux et modification sur un chalet est soumis à autorisation, et les critères sont strictes.

Mise en valeur du patrimoine par la gardienne

Le refuge de Furfande bénéficie donc de ce cadre patrimonial exceptionnel et s'en revendique. La gardienne Laure Belin Zalio a tenu à le reconstruire dans le strict respect de l'architecture traditionnelle et a replacé dans le nouveau bâtiment objets et boiseries que l'on trouvait dans l'ancien. C'est marquant, les gens en entrant, ne savent plus s'ils se trouvent dans un bâtiment neuf ou un bâtiment ancien. Et c'est les deux. Mangeoire, buffets, coffre à fusil, boiseries du plafond et bardage extérieur côtoient des murs de béton cellulaire fraichement

[33] Ibid.

enduits de à la chaux, des sanitaires en travertin, et une cuisine tout en inox. Paris de symbiose réussi.

Pour Laure en effet, *« le passé est notre richesse. Ces savoirs faire, cette culture, ces coutumes, ces savoirs vivre dans un lieu particulier »,* tout cela la touche et la convoque. Vivre en ce lieu chargé d'histoire donne de la profondeur à l'expérience de vie qu'elle y fait, en lui donnant ce sentiment de *filiation* et de continuité. Parce qu'elle participe à la vie de l'alpage, son travail fait *sens* (Laure, 2018). Et force est de constater que les habitants des chalets alentours viennent manger au refuge, y voir les concerts, y acheter du pain, de la farine. Le refuge est devenu, toute proportion gardée, le lieu de vie sociale du hameau de l'alpage.

En direction des usagers du refuge, Laure à mis en place un livre photos relatant l'histoire de la restauration du refuge ainsi que les articles de journaux qui témoignent de cette expérience. Elle également consacré un volet « histoire » à l'arrière des cartes du midi que l'on donne à chaque table, ainsi qu'un onglet sur le site internet du refuge.

Démarche et méthode

J'ai cherché à trouver un outil qui me permette de comprendre le rapport des usagers du refuge au patrimoine, de façon globale, mais aussi et surtout *dans leur pratique de la montagne*. J'ai pensé faire un questionnaire, imaginer une exposition dans le refuge, réaliser un cahier de site, ou encore un dépliant leur permettant de circuler dans l'alpage tout en aillant un éclairage historique. Aucune de ces options ne me satisfaisaient car elle ne mettait rien en *lien*. Ce n'est pas l'accumulation de connaissance qui m'intéresse, mais bien l'expérience sensible de la marche et l'apport qualitatif que constitue le patrimoine d'un lieu.

En faisant avec Isabelle Roux des ateliers d'écriture au refuge de Vallonpierre, j'ai réalisé que c'était ce type d'exercice qui permettait d'entrer individuellement en contact avec le lieu et de restituer collectivement ses impressions afin d'expliciter nos manières, plurielles, d'être au monde en ce lieu. Je me suis alors rappelé l'exercice, ludique, des cartes subjectives aux quel je m'étais jadis prêté avec des colocataires : on demandait à nos amis de dessiner un plan la ville, leur ville. On affichait ces dessins dans les toilettes. Le jeu a duré des années et a nourri nombres de nos discussions. Une carte dite « subjective » représente la vision qu'a une personne ou un groupe de son territoire. Elle ne se base pas sur des données objectives mais sur les impressions des habitants. Arrêt sur image, elle peut être un prétexte pour se raconter ou raconter aux autres son territoire, ses chemins. Parlant de soi et de l'autre : elle dit et met en images le vivre ensemble d'un territoire.

J'ai donc décidé de mettre en place un questionnaire (joint en annexe) et de le terminer par une carte subjective de la marche qu'ils venaient d'effectuer dans la journée. Le questionnaire devait permettre de rentrer en relation de façon relativement formelle avec les personnes, puis de les pousser dans l'intime avec ce dessin. J'ai hésité à leur proposer de le faire seules, ou à mener l'entretien. J'ai opté pour la second option, pendant ainsi favoriser le lien et la discussion afin d'enrichir l'échange.

Compte rendu d'expérience

J'avais l'ambition de faire 50 questionnaires, afin d'obtenir un panel de réponses suffisamment large pour pouvoir l'exploiter. J'en ai réalisé 19. Chaque entretien m'a demandé entre 1h et 1h 45 de discussion. Une fois le contact établi, nous parlions, et les gens étaient à la fois surpris mais heureux qu'une personne du refuge prenne le temps de venir leur parler.

J'ai au départ choisi mes « cibles » par facilité : les personnes seules, rêvant sur la terrasse, les femmes (étant moi-même de sexe féminin), les personnes d'un certain âge. Puis je suis allée vers des personnes non francophones. Et je me suis forcée à aller vers des groupes, craignant qu'un questionnaire « collectif » n'ait pas de sens. Je me trompais : ce fut l'occasion pour eux de partager leur expérience entre eux, sur un angle qu'ils n'avaient jamais envisagé. Ce questionnaire

et ces dessins ont donc créé du lien entre nous mais aussi entre eux. Je crois enfin qu'il a créé du lien entre les gens et le paysage. Je pense qu'ils ont marché différemment le lendemain et on regardé autrement le sentier, la montagne, le paysage.

J'ai enfin donné à quelques personnes des questionnaires qu'elles ont remplis seules, n'ayant moi-même plus le temps de le faire. Je n'arrivais en effet jamais devant les gens en leur demandant s'ils pouvaient répondre à mes questions, mais plutôt en leur demandant si ça allait, d'où ils venaient, où ils allaient, etc. Il est alors arrivé qu'un imprévu m'empêche de terminer. Les questionnaires ainsi rempli sont étonnant : les mots soulignés ne sont pas ceux que j'aurais à priori soulignés (il faut dire que je ne lisais jamais mon questionnaire mais remplissait les cases correspondantes à mesure d'une conversation apparemment « courante ») et les dessins sont particulièrement soignés (les gens on été particulièrement surpris et pudiques lorsqu'il s'agissait de se mettre à dessiner en ma présence). Les questions sont comprises de façon très diverses et parfois à contresens. Il y a donc eu du bon et du mauvais à les laisser faire seuls.

Je voulais exposer ces dessins au fur et à mesure de la saison, afin de créer un espace d'échange entre les gens qui auraient commenté les dessins et auraient fait part de leur propre expérience. Ca n'a pas été possible, la gardienne trouvant cela trop envahissant.

Analyse et critiques.

J'ai déjà avancé plus haut quelques rapides analyses et critiques sur ma démarche. Je vais maintenant essayer de voir mes résultats un peu plus en détail.

- L'intégralité des personnes qui se sont prêtées au jeu marchent régulièrement, dont une grande majorité qui préfère les marches itinérantes aux marches courtes. Il faut dire que je n'ai jamais eu le temps de réaliser des entretiens avec des visiteurs journaliers, étant à midi en cuisine.
- Elles marchent pour des raisons relativement similaires : jamais pour la performance, même si elles aiment l'effort physique. Elles recherchent l'immersion dans la nature et les espaces sauvages, les paysages, la déconnexion, le calme, le recul, la solitude, le sentiment de liberté.
- La majorité des personnes interrogées n'ont pas d'endroit de prédilection et au contraire cherchent à découvrir à chaque marche un nouvel endroit, elles reviennent rarement là où elles sont déjà venues.
- A la question « qu'est-ce qu'un sentier », les réponses se diversifient. Mais la thématique du *moyen,* de la condition de possibilité de la marche est unanime. Seules deux personnes l'ont envisagé spontanément comme la trace des pratiques humaines sur le temps long et le fruit d'un travail d'entretien constant.
- Pour ce qui est des refuges, tout le monde est unanime : c'est un abri. Mais 9 réponses sur 19 tournent aussi autour de la possibilité de rencontres, d'échanges et de liens humains.
- 17 personnes interrogées ont déclaré ne pas avoir prêté attention aux signes de la présence humaine dans le paysage, même quand il était ostensible, comme une chapelle ou une croix : ce sont des éléments *normaux* et habituels dans les paysages de montagne. Ils marquent plus par leur absence que par leur présence. Les deux personnes y étant sensibles sont, en l'occurrence, professeure d'histoire pour l'une et institutrice pour l'autre (elles ne se connaissent pas).
- La majorité des personnes déclarent être intéressées par des informations mais ne pas en chercher. Au refuge, elles sont sensibles aux photos, un peu moins aux livres même si la part de la lecture n'est pas négligeable. Ce qu'elles aiment surtout, c'est que le gardien ou une personne du lieu leur en parle.
- La question des animations est plus clivant : les personnes âgées seraient contentes d'entendre des contes ou d'avoir des visites guidées, de lire des

panneaux, les plus jeunes aimeraient participer à la transhumance et boire un verre avec le berger. Beaucoup, surtout, trouveraient intrusifs une animation organisée le soir au refuge avant ou après le repas. Une personne m'a même dit « ah non hein, on est en vacance, raz le bol des leçons. »

- Toutes les réponses convergent par contre sur l'idée que des connaissances sur le patrimoine donnent une épaisseur à leur expérience en montagne. Ils ont l'impression de *comprendre* le lieu, de le ressentir, de se l'approprier.

Sur les dessins, les éléments marquants sont principalement des éléments naturels, comme ces gros nuages noirs qui ont menacé d'orage, cette montée interminable, le col enfin atteint qui signifiait l'arrivée proche. Les gens qui se sont pris au jeu ont mis plus de détails (faune, flore), et tous on bien rit de cet exercice qui leur a donné matière à *raconter* leur expérience personnelle du chemin.

La conclusion de cette expérience reste donc mitigée. Je suis déçue de n'être pas parvenue à réaliser plus d'entretiens, et fort étonnée de la difficulté qu'ont eue les gens à dessiner. Ils ont préféré prendre le temps d'échanger à l'oral. Ils avaient honte de leur coup de crayon et cette gêne prenait le pas sur l'exercice qui n'avait rien d'une performance graphique pourtant.

Je suis déçue de ne pas avoir pu exposer les dessins, trop peu nombreux de toute façon, et de n'avoir ainsi pas été au bout de ma démarche de mise en lien.

Je suis par contre très heureuse de la tournure des entretiens. J'ai pris plaisir à les réaliser, et pour cette raison je n'ai pas compté mon temps. Les gens ont également pris plaisir à participer, pour le lien qui se créait entre eux et moi, mais aussi et surtout car, pour la première fois peut-être, ils effectuaient un exercice de pensée réflexive sur leur pratique de la marche.

Je pense enfin que c'est un bon outil de sensibilisation au patrimoine. Chaque entretien a été l'occasion de parler d'histoire, de culture, de traces de vie, et à chaque fois les gens, non demandeurs à priori, se découvraient étonnamment curieux.

Il me semble donc que c'est la question de la pertinence de l'outil qui entre ici en jeu. L'important n'est pas d'apporter sur un plateau une somme de connaissances, mais de lier ces connaissances à la propre expérience des individus en rendant cette science vivante, partie intégrante de leur expérience à eux.

En guise de conclusion

Comment participe t'on de cet « habiter », en inventant et réinventant nos pratiques de la montagne et notre rapport au territoire ?

En pratiquant les sentiers, en fréquentant des lieux et en en délaissant d'autres, en utilisant nous, marcheurs, les refuges nous laissons une trace, même immatérielle de notre passage. Que ce soit parce que nous permettons à une population de vivre sur un territoire ou parce que nous vivons ce territoire, nous, marcheurs, habitons le territoire, même furtivement.

Pour ce qui est de nous gardiens, il en est de même. Dans notre travail, nous faisons des choix et mettons en place des stratégies de gestion, de promotion, de développement et véhiculons ainsi une certaine identité. A nous de positionner par rapport au territoire, de nous en réclamer ou non, en fonction de notre sensibilité. Il semble néanmoins illusoire d'imaginer s'en défaire. Quoi que l'on fasse, on est le territoire et le territoire est transformé par ce que l'on est.

Les outils mis en place par Laure Belin du refuge de Furfande sont efficaces, utilisés, sobres et pertinents, même s'ils sont incomplets. Ils ont cependant non seulement le mérite d'exister, mais surtout celui de susciter la discussion entre les usagers et la gardienne.

Il y a plusieurs pistes à explorer afin de créer ce lien entre les gens, afin de faire vivre un lieu dans son épaisseur sociale et culturelle. Les cartes subjectives sont à la fois drôles, touchantes, et communicationnelles. Cette expérience mérite d'être poussée plus loin, peut-être en organisant de réels ateliers d'écriture, ou alors au contraire d'explorer une piste plus individuelle, en mettant à disposition des feuilles et des crayons et en expliquant la démarche. Les gens pourraient le faire, à leur guise. Ca éviterait la gêne pudique du regard de l'autre et n'empêcherait pas un échange avec la gardienne à ce sujet à un moment ou un autre. Alain Blanc avance l'idée de visites guidées de l'alpage réalisées par lui-même. Il pense qu'un accompagnateur, même renseigné, n'aura pas la sensibilité de celui qui a vécut en ce lieu et que la visite n'aura ainsi pas la même saveur. Il en parle mais pour l'instant ne sait pas trop comment passer le pas. Peut-être le Parc pourrait il l'y aider ?

Je voudrais enfin citer une expérience singulière sur laquelle, faute de place ici, je n'ai pu me pencher : le festival du paysage de montagne de Barcelonnette, organisé entre autre par Xavier Fribourg, guide du Parc du Mercantour par ailleurs (Fribourg, Aout 2018). En 2003, il a fait venir en ces lieux un ancien douanier. Face à lui se trouvait le contrebandier que jamais pendant sa carrière il n'avait réussi à attraper. Les faits étant prescrits, les deux personnages ont pu se mirer, s'inspecter, se respecter. Ce fut l'occasion de donner vie à une pratique de la montagne qui peu à peu devient objet d'imaginaire collectif et de légendes. Les habitants comme les touristes de passage ont ainsi embelli leur expérience de la montagne de la profondeur culturelle et sociale d'un territoire vivant.

Cette anecdote nous donne à nous, gardiens, une sérieuse piste de travail pour faire vivre le patrimoine du territoire de notre refuge, en mettant les *traces de vie* qui le jalonnent en lien avec les acteurs actuels, ou, en d'autres termes, en faisant des liens directs entre passé et présent tout en y associant les pratiquants de la montagne, tous les acteurs donc, qu'ils soient touristes ou locaux. Au-delà, voir et vivre sur le temps long l'impact de l'homme sur la nature nous replace dans la problématique contemporaine de la transformation profonde des milieux et permet d'ouvrir une réflexion sur notre positionnement vis-à-vis de l'environnement dans sa globalité.

Bibliographie

Ouvrages cités ou utilisés dans cette note de synthèse :

BOURDEAU, PH. (dir.), (2006). *La Montagne, terrain de jeu et d'enjeu*, L'Argentière-la-Bessée, Éd. Du Fournel

BOURDEAU Ph. *et al.* (2011), « Les sports de nature comme médiateurs du « pas de deux » ville-montagne. Une habitabilité en devenir ? », *Annales de géographie* 2011/4 (n° 680), p. 449-460.

CAMPAGNE P., PECQUEUR B. (2014), Le développement territorial. Une réponse émergente à la mondialisation, éd. C-L. Mayer, 268 p.

CHOMARD K. (2000), A la recherche des sentiers perdus. Approche historique de l'évolution du réseau de sentiers, vallée du Vénéon, mémoire de DEA, IGA, Université Joseph Fourier, Grenoble.

COURLET C., PECQUEUR (2013), *L'économie territoriale*, PUG.

DE CERTEAU M. (1990), *L'invention du quotidien*. 1. Arts de faire, Paris, Gallimard [1980].

DE BAECQUE, A. (2014), La traversée des Alpes, essai d'histoire marchée, Ed. Gallimard.

DEBARBIEUX B. et MIGNOTTE A. (dir) (2005), *Sentiers de montagne, réseaux, usages, gestion.* Dossier de la Revue de géographie alpine n°23.

GRELAUD B. (2017). « Sensibiliser les randonneurs pédestres itinérants à un territoire de montagne de manière holistique : proposition et étude de moyens d'en estimer le potentiel. » Master 2ème année 2016-2017, Formation Métiers de la Montagne, Pôle Universitaire de Gap, Mémoire de stage de M2, Tuteur universitaire **:** Maud Hirczak.

HEIDEGGER M. (2004), « Bauen, Wohnen, Denken », in Martin Heidegger, *Vorträge und Aufsätze*, Stuttgart, Klett-Cotta [1952], p. 139-156.

HIRCZAK M., FRANCOIS H., SENIL N. (2009), « Développement local et durabilité dans les Alpes : la spécificité des ressources interrogées », in. BARTHES A., SANDOZ A. *Vie locale, ruralité, tourisme et paysages dans l'aire méditerranéo-alpine*, Université de Provence, pp.203-219.

HOYAUX A.-F. (2002) : « Entre construction territoriale et constitution ontologique de l'habitant. Introduction épistémologique aux apports de la phénoménologie au concept d'habiter », Cybergéo, 2002, n°12.

ISERE TOURISME (2017) : *Avec AlpesIs(h)ere, l'Isère prend de la hauteur,* http://www.iseremag.fr/webzine/janvierfevrier-2017/avec-alpes-ishere-lisere-prend-de-la-hauteur, consulté le 31 Aout 2018.

ISERE TOURISME (2017) : *Les sentiers des Berers en Belledonne*. Consulté le 21/05/2018 sur : http://www.isere-toursime.com/les-sentiers-des-bergers-en-belledonne-0.

KOULECHEFF, L. (2014). Le métier de gardien de refuge face au secteur du tourisme en montagne. Note de synthèse du DU Gardien de Refuge.

LAMARA, H. (2009). *Les deux piliers de la construction territoriale : coordination des acteurs et ressources territoriales.* Consulté le 16/05/2018, sur Développement durable et territoires: http://developpementdurable.revues.org/8208

LAMOUR Ph.(1975) : « Sentiers, équipements et aménagements du territoire », *Information Sentiers,* n°28.

LANDEL P.-A., SENIL N. (2009) : « Patrimoine et territoire, les nouvelles ressources du développement », *in Développement durable et territoires,* Dossier n'°12.

LABEX ITEM (2017) : *Refuges Sentinelles, un programme de recherche-action.* Consulté le 07/05/2018 sur RefLab, http://reflab.hypotheses.org

LATOUR B. (1991) : Nous n'avons jamais été modernes, essai d'anthropologie symétrique, ed. La Découverte, Paris.

LAZZAROTTI O. (2001), *Patrimoine et tourisme, les raisons de l'habiter*, Habilitation à diriger les recherches, Université de Paris 7 – Denis Diderot.

LEADER II, CE. (2001). La valorisation du tourisme de randonnée dans les territoires ruraux Guide pédagogique sur l'élaboration et la mise en oeuvre d'un projet de randonnée pédestre.

LE FRESNE S. (2017) : La politique de prix Pay What You Want en refuge : un prétexte à la réflexion dans un cadre d'échange social, Note de Synthèse DU Gardien de refuge, dir. Stéphane Amiel.

MANTEI Ch. Dir (2009) : Les refuges de montagne en europe, approche comparative sur 10 pays de différents massifs. Dossier Odit France, n°30, mai 2009.

MOUSTIER Ph. (1989), « Le tourisme rural dans une vallée de haute montagne: l'exemple du Valgaudemar (Hautes- Alpes) ». In: Méditerranée, troisième série, tome 69, 4-1989. Tourisme rural en montagne: les Hautes-Alpes et les Tatry. pp. 17-24;
P. N. des ECRINS (2009), *Les sentiers,* Cahiers thématiques du Parc national des Ecrins, n°3.
PECQUEUR B. (2000), *Le développement local*, éd. La Découverte, coll. Alternatives Economiques.
PECQUEUR B. (2006), « Le tournant territorial de l'économie globale », Espaces et Sociétés, n°124-125, pp.17-32.
PREVOST P. et al. (2014), « Le terroir, un concept pour l'action dans le développement des territoires », VertigO, vol.14, n°1.
SHAHSHAHANI L. (2000), « De l'art et des cochons », L'Alpes, ed. du Musée Dauphinois, Grenoble, n°10.
STOCK M. (2006), « L'habiter comme pratique des lieux géographiques », EspacesTemps.net, Textuel, 18.12.2004 http://espacestemps.net/document1138.html
THOREAU H.-D. (2003), *De la marche,* ed. Milles et une Nuits, Paris, [1862].
TRUONG N. (2017) : « Six pas de côtés, penser la marche », Le Monde, pp.32-44.
VELTZ p. (2012) : Des lieux et des liens. Essai sur les politiques du territoire à l'heure de la mondialisation, éd. Aube, Paris.
VILLENAVE G. (2014) : *Les refuges de montagne, des outils pour l'attractivité durable des territoires,* Note de synthèse du DU gardien de refuges, dir. Guillaume Bailly, 2014.
VEYNE P. (1979) : « L'alpinisme, une invention de la bourgeoisie », *L'Histoire,* n°11, avril 1979.
WALTER F. (2005), « La montagne alpine : un dispositif esthétique et idéologique à l'échelle de l'Europe », *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 2005/2 (no52-2), p. 64-87.

Pour aller plus loin :

BELLEMARE G., KLEIN J-L. (2011,. Innovation sociale et territoire. Convergences et pratiques, Presses de l'Université du Québec, 198 p.
BERTHELOT L., TORNAY V., & MIGNOTTE A. (2008): "Comment penser l'itinérance dans une approche durable des territoires?" In Berthelot, *L'itinérance, du tour au détour »,* ed. du Fournel, L'argentière La Bessée, 2008.
BESSIERE J., (coord.). (2012), Innovation et patrimoine alimentaire en espace rural, éd Quae.
BOUCHET, E. (2008). L'itinérance innovante. Dans B. e. Corneloup, *L'Itinérance, du tour aux détours* (p. 200). L'Argentière-la-Bessée: Editions du Fournel.
BUCLET N. (2011), Le territoire, entre liberté et durabilité, PUF, 213 p.
CAMAGNI R., MAILLAT D., MATTEACCIOLI A., (éd.) (2004). *Ressources naturelles et culturelles, milieux et développement local*, Neuchâtel, EDES, 298 p.
CASABIANCA F., SYLVANDER B., NOËL Y., BERANGER C., COULON J.B. et RONCIN F. (2005), Terroir et Typicité : deux concepts-clés des Appellations d'Origine Contrôlée. Essai de définitions scientifiques et opérationnelles, Symposium international « Territoires et enjeux du développement régional », Lyon, 9-11 mars 2005.
CONSALES J-N., MOUSTIER P. (éds) (2007). « Terroirs : caractérisation, développement territorial et gouvernance », Méditerranée, n°109.
DARDE, É. (1990), L'Homme et la Terre. Nature de la réalité géographique, Paris, CTHS, [1952].
GLON E., PECQUEUR B. (2016). *Au cœur des territoires créatifs. Proximités et ressources territoriales*, Presses Universitaires de Rennes, 295 p.
GROS F. (2009), *Marcher, une philosophie,* Carnets Nord.
GUMUCHIAN H., GRASSET E., LAJARGE R., ROUX E. (2003), *Les acteurs, ces oubliés du territoire*, Economica, coll. Géographie, Paris, 186 p.
GUMUCHIAN H., PECQUEUR B. (dir.) (2007). La *ressource territoriale*, Economica, Paris.
HEIDEGGER M. (1996), *Sein und Zeit*, Tübingen, Niemeyer [1927].
HEIDEGGER M. (2004), «Dichterisch wohnet der Mensch», in Martin Heidegger, *Vorträge und Aufsätze*, Stuttgart, Klett-Cotta [1954], p. 181-198.
HOYAUX A.-F. (2000) : Habiter la ville et la

montagne, essai de géographie phénoménologique sur les relations des habitants au lieu, à l'espace et au territoire. Thèse de géographie (dir. B. Debarbieux), Université Joseph Fourier, Grenoble.
ICI-MEME (2004), *Les Paysages étaient extraordinaires*, Grenoble, Éd. Tous travaux d'art.
LARNAC G. (1999), La Tentation des dehors. Petit Traité d'ontologie nomade, Paris, Ellipses.
LE BRETON D. (2000), *Eloge de la marche,* Métaillé, Paris.
MOLES A. et ROHMER E. (1998), *Psychosociologie de l'espace*, Paris, L'Harmattan.
NUNATAK (2018) : Revue d'histoires, cultureset luttes des montagnes, écriture collective. Automne 2017/ Hiver 2018.
PERRON, L., & JANIN, C. (2014). Valoriser les ressources territoriales : des clés pour l'action. *Guide méthodologique*.
PIOLLE X. (1993), « La montagne "ailleurs" privilégié des citadins favorisés », in *Aménagements et environnements montagnards,* dossiers de la *Revue de géographie alpine*, n 11, Grenoble, p. 107-111.
SANSOT P. (1998), *Du bon usage de la lenteur*, Payot.
TRAVERSAC J-B. (dir.) (2010), Circuits courts. Contribution au développement régional, Educagri.
VANIER M. (2010), Le pouvoir des territoires, Economica, 2ème édition, 186 p.

Entretiens réalisés

Sont listés ici les entretiens réalisés « au cas par cas », sans trame de questionnaire préétablis. Il s'agit donc d'entretiens semi-directifs dont la grille de lecture n'est pas formalisée mais dont les informations constituent la matière principale de la seconde partie.

- **Frédi Meignan**, président de l'association Mountain Wilderness et ancien gardien du refuge du Promontoire, entretien réalisé au refuge le 10 Avril 2018.
- **Fabrice Guillen**, chargé de la conservation et de la valorisation du Patrimoine pour la Communauté de Commune du Trièves, entretien réalisé dans son bureau, à Mens, le 06 Mai 2018.
- **Gérard Dangles**, vice président de la Communauté de Commune du Trièves, adjoint au Maire de Mens chargé de l'économie et du tourisme et président de la section iséroise de l'association Sentier des Huguenots, réalisé dans le bureau du Maire de Mens le 22 Mai 2018.
- **Olivier Cogne**, directeur du Musée Dauphinois, ancien directeur du Musée de la Résistance de Grenoble, directeur de rédaction de la revue Alpes, entretien réalisé dans son bureau le 23 Mai 2018.
- **Françoise**, responsable de la section du CAF Obiou, entretien réalisé au Café des Sports à Mens le 23 Juin 2018.
- **Isabelle Roux**, directrice du pôle animation chez Educ'Alpes, association d'éducation à l'environnement et au patrimoine en territoire de montagne, entretien réalisé le 22 Juin 2018 dans la vallée du Valgaudemar.
- **Alain Blanc**, maire de la commune d'Arvieux de 1995 à 2002, réalisé au refuge de Furfande le 2 Août 2018.
- **Xavier Fribourg**, garde du Parc National du Mercantour, entretien réalisé au téléphone le 20 Aout 2018.
- **Jean Guibal,** directeur du Musée Dauphinois de 1995 à 2011, responsable de l'exposition « Traversées » en 2000, entretien réalisé au téléphone le 03 Septembre 2018.
- **Guillaume Mercier**, accompagnateur en montagne, entretien réalisé au téléphone le 04 Septembre 2018.

Questionnaires gardiens

Le questionnaire présenté en annexe a été envoyé à douze gardiens dans trois massifs différents : le Queyras, le Valgaudermar, le Vénéon ainsi que la Vanoise. Sont listés ici les gardiens qui ont eu le temps de répondre à ma demande tardive.

- Thomas Brierre, gardien du refuge de **Xavier Blanc** dans le massif des Ecrins
- Frédi Meignan, gardien du refuge du **Promontoire** dans le massif des Ecrins
- Julie Hartung, gardienne du refuge de **Vallonbrun** dans le massif de la Vanoise
- Aurélien Meignan, gardien du refuge de la **Femma** dans le massif de la Vanoise
- Ancelme Roux, gardien du refuge du **Viso** dans le massif du Queyras
- Laure Belin Zalio, gardienne du refuge de **Furfande** dans le massif du Queyras

Table des matières

Remerciements 4
Introduction 7
PREMIERE PARTIE 9
Les refuges, clef de voûte d'un dispositif territorial de mise en valeur du patrimoine. 9
Cadre conceptuel et démarche intellectuelle. 9
La « montagne », des millénaires de *pratiques* humaines. 9
« Jadis » 10
Loisirs et montagne, essor idéologique d'un « montagnisme » de masse. 10
Une dynamique d'aménagement territorial : les hébergements. 11
De l'alpinisme au trail en passant par le scoutisme, des pratiques mouvantes. 12
Refuges et territoires, un enjeu de développement local. 13
Le territoire 13
Les ressources territoriales 14
Les politiques de développement territorial 14
Le patrimoine, une ressource territoriale et un atout de développement. 16
Les ressources patrimoniales. 16
Les politiques patrimoniales. 17
Des *traces de vie* aux pratiques : *habiter*. 18
SECONDE PARTIE 19
Sentiers et Refuges gardés, approche qualitative de l'habiter en montagne. 19
Refuges et territoires, une identité réflexive. 19
Le gardien, un médiateur privilégié ? 20
Des outils 22
Garder un refuge ou pratiquer la montagne, la réinvention de l'*habiter*. 24
TROISIEME PARTIE 26
« Sous le signe du lien ». 26
Le refuge de Furfande 26
Un patrimoine singulier 26
Mise en valeur du patrimoine par la gardienne 27
Démarche et méthode 28
Compte rendu d'expérience 28
Analyse et critiques. 29
En guise de conclusion 31
Bibliographie 32
Entretiens réalisés 35
Questionnaires gardiens 35
Table des matières 36
Annexes 37

Annexes

Annexe 1 : Questionnaire aux gardiens
Annexe 2 : Questionnaire aux usagers du refuge de Furfande
Annexe 3 : Exemples de cartes subjectives réalisées au refuge de Furfande

Refuge gardé:
Depuis quand ?
Vallée concernée (ou territoire):

Quelles-sont selon vous les principales raisons pour lesquelles les gens viennent à votre refuge? (Bien entendu, vous pouvez le voir sous toutes ces facettes, ou plusieurs d'entre elles, une seule unique, ou encore une non évoquée. N'hésitez pas à développer, à donner votre propre vision de votre refuge.)

- une étape nécessaire “vers” ?
- une expérience en soi ?
- intégré à une expérience globale liant le chemin à l'abri?

Connaissez vous l'histoire...

• de votre refuge	Oui	O	Non	O
• de l'emplacement de votre refuge	Oui	O	Non	O
• du sentier qui y conduit	Oui	O	Non	O
• de la vallée, du territoire	Oui	O	Non	O

Y a t'il autour, ou à l'intérieur de votre refuge des dispositifs mettant en valeur l'histoire des hommes et de leurs activités ? Oui O Non O

Si oui,

- A quel endroit ?
- De quelle sorte ?
- Qui les a mis en place?
- Qu'en pensez vous ?

Si non, souhaiteriez vous qu'il y en ai, et lesquels?

Parmi ce que vous savez de l'histoire de votre refuge et du sentier qui y conduit, y a t'il des points précis que vous souhaiteriez voir valorisé ?

Qui selon vous devrait faire cela ?

En tant que gardien, comment vous positionnez vous ? (avez vous envie de raconter l'histoire de votre refuge, l'histoire de la vallée, des anecdotes, organisez vous des animations autour de ces thèmes, ou au contraire est-ce des questions qui ne vous intéressent pas?)

Pensez vous que la mise en valeur du « patrimoine » puisse avoir un intérêt qualitatif pour :

- l'expérience vécue de la marche et du refuge

- l'activité de gardien (Dans mes pratiques quotidiennes, mais aussi que j'ai à y gagner économiquement)

Que mettez-vous derrière la notion de patrimoine ?

Questionnaire usagers des refuges et des sentiers
Note de Synthèse, *refuge et territoire, une approche patrimoniale*
Date *Chemin emprunté*
Genre *Niveau d'expérience* *Provenance*

Pourquoi marchez vous?

Quels types de marche recherchez vous?

Avez vous des territoires, ou des vallées, des secteurs, de prédilection?

Pourquoi?

Pour vous, qu'est-ce qu'un sentier?

En regard de la question précédente, qu'est-ce qu'un refuge pour vous?

Avez vous déjà perçu, en marchant, que le lieu que vous traversiez était chargé d'histoires?

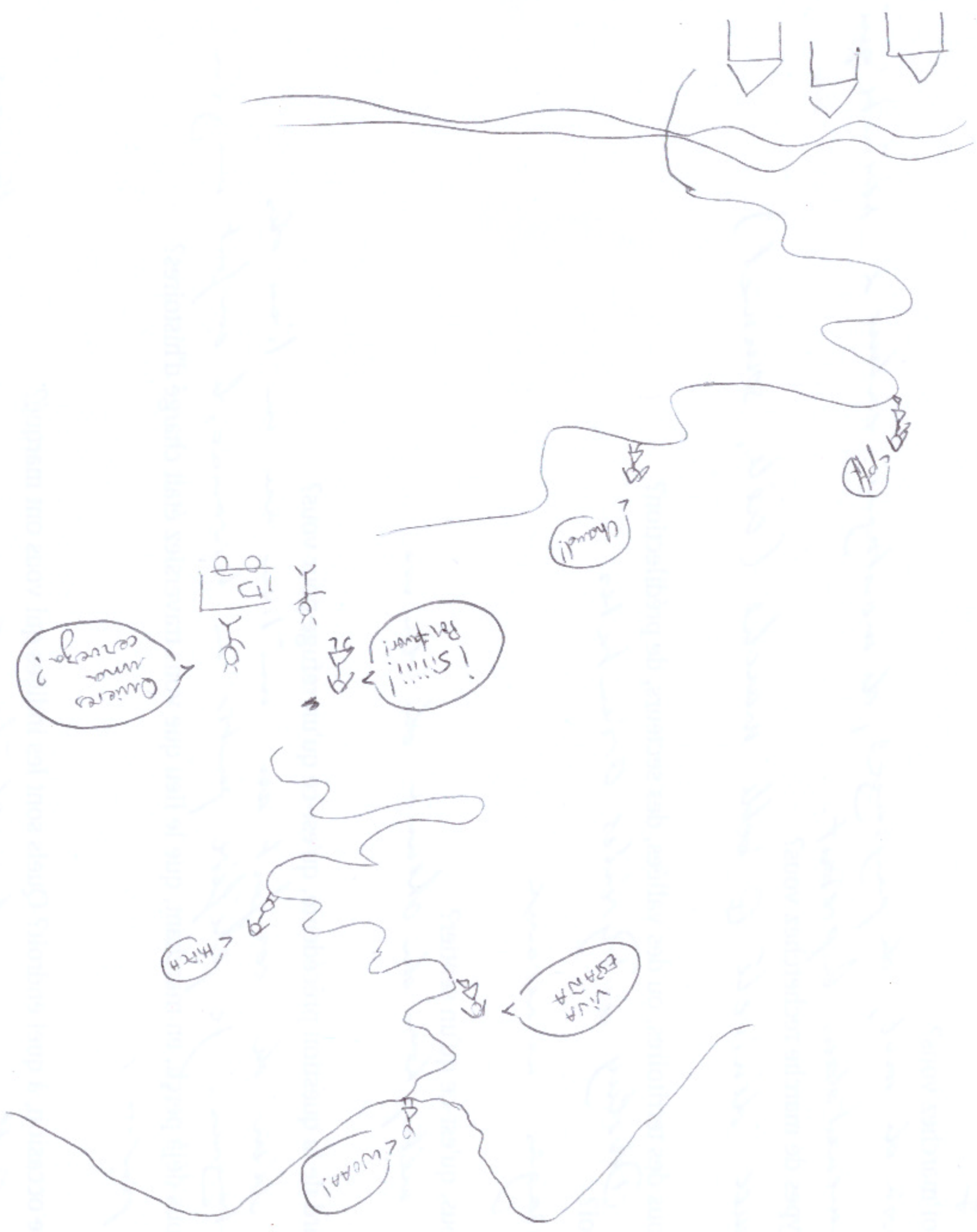
A quelle occasion, à quel endroit? Quels sont les indices qui vous ont marqué?

Auriez vous aimé en savoir plus (et si oui sous quelle forme?: panneaux explicatifs, livres ou articles, témoignages et informations données par le gardien, ou autre habitant du lieu?)

Seriez vous intéressés par des animations ludiques, culturelles ou artistiques autour de ces questions? Si oui, de quel type?

Est-ce que c'est un sujet qui vous intéresse et qui pourrait enrichir votre expérience de la marche?

La chalp d'Arrieux
Le coin
Refuge


¡Auxilio!
VIVA ESPAÑA
¡Hola!
¡Shhhh! Relajaos!
Quiero una cerveza!
¡Chaval!
¡Pff!

Alvinex

Col
CASSE CROUTE
douche
TENTE
chouette
Refuge
Manger
Caillaux
Prochaine
Etape
eboulis
Depart